MÉMOIRE

ET

OBSERVATIONS CLINIQUES

SUR L'ABUS DU QUINQUINA.

Par PIERRE POMME, Médecin, Associé correspondant du Lycée de Marseille, de celui de Vaucluse, et de la Société de médecine d'Avignon.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, corrigée et augmentée de quelques Observations pour et contre le Quinquina.

De usu et abusu Chinæ Chinæ,
FRANCISCI TORTI, Therap. specialis.

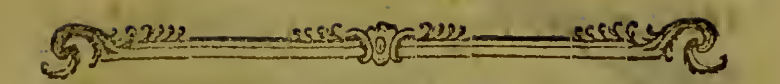


A ARLES.

Chez GASPARD MESNIER fils, Imprimeur-Libraire.

Floréal an 11, (Mai 1803.)





AVANT-PROPOS.

En donnant au Public certains documens, pour le prévenir contre les effets dangereux de cette grande quantité de quinquina avec laquelle on le guérit de *la fièvre*, il est vrai; mais pour lui procurer ensuite de plus grands maux, je n'ai eu d'autre intention que de lui apprendre à conserver sa santé et sa vie. J'avois prévu que cette effusion de cœur de ma part ne plairoit pas à tout le monde; mais n'ayant désigné personne comme complice des maux que je combats; et n'ayant voulu conséquemment offenser personne, je n'aurois jamais cru trouver sur mes pas un de ces hommes audacieux, qui, se laissant en-

traîner par la passion qui le dévore, osa m'attaquer personnellement avec la dernière indécence (*a*) pour avoir divulgué innocemment son secret. Celui-ci en a entraîné un autre, non moins furieux; mais beaucoup plus redoutable en apparence (*b*); ce qui,

---

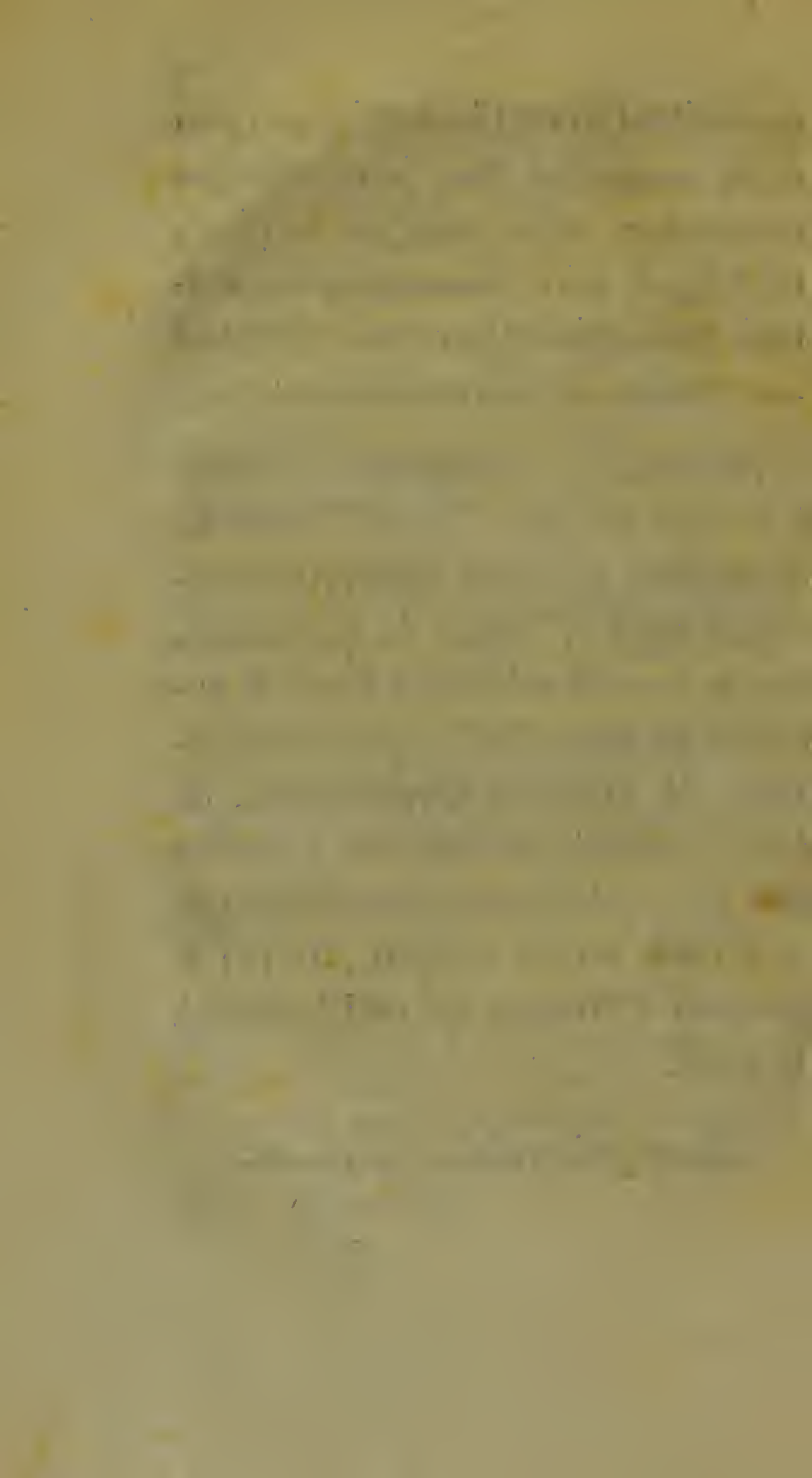
(*a*) Les expressions du critique en question ne sont pas fardées; les voici : brochure pitoyable; opinion dangereuse; ignorance de l'auteur; ignorance la plus profonde; l'ignorance ne doute jamais; mauvaise foi; faussetés; raisons détestables; misérable brochure, etc. Tous ceux qui se sont distingués dans leur censure contre ma doctrine, ne se sont pas conduits autrement; tels que MM. *Roux*, *Marteau*, *Rostain*, *Lecamus*, *Pressavin*, *Duffau*, *Laugier*, *Laudun*, *Baumes*, et un anonyme.

(*b*) Ce critique redoutable est M. *Baumes*, Professeur de l'école de Montpellier. J'ai répondu au premier de manière à n'avoir plus rien à faire avec lui. Quand au second, j'ai à lui dire quelque chose de plus; ce seront des vérités dures à entendre; je souhaite qu'il en profite.

en excitant en moi les sentimens, non de la vengeance dont je ne suis pas susceptible, mais ceux de la pitié, m'oblige à faire davantage pour soutenir mon opinion, et pour repousser les attaques de ce cruel adversaire.

Je viens, en conséquence, ajouter à ce que j'ai déjà dit sur l'abus du quinquina, quelques observations cliniques pour et contre le quinquina, que je joins à celles que j'ai déjà publiées, sur lesquelles j'appuye ma doctrine. Je prie mes Concitoyens, en faveur desquels j'ai écrit une première fois, d'être pleinement convaincus que mes vœux seront remplis, si j'ai le bonheur d'arracher un seul homme à la mort.

In magnis voluisse satis est.





MÉMOIRE

ET

OBSERVATIONS CLINIQUES

SUR L'ABUS DU QUINQUINA.

UNE Société savante du Nord me demande, si les fièvres d'accès sont aussi communes à Arles, que dans le reste du midi de la France ; comment on les traite, et quel est le fruit du traitement que l'on emploit ? C'est une ample instruction que l'on veut, sans doute ; c'est pourquoi je commencerai par donner une idée succincte de notre localité : cette description topographique ne sera pas inutile pour répondre avec fruit à cette importante question.

Arles, entourée de marais, et qui plus est, exposée, depuis quelques années, à des fréquentes irruptions du fleuve qui baigne ses murs; qui a essuyé l'année passée, comme elle essuye encore en ce moment, (mois de nivôse an 11) une inondation désastreuse, ne peut pas être regardée comme une Ville saine, quoiqu'elle soit exposée aux vents du nord qui soufflent souvent avec impétuosité. Ses habitans sont sujets aux fièvres d'accès, et aux fièvres putrides bilieuses. Si on en demande la raison, on la trouve, d'abord, dans l'influence des exhalaisons marécageuses qui entourent cette Ville de toute part; lesquelles exhalaisons vicient l'atmosphère, influent sur nous, en se communiquant par les pores inhalans de la superficie du corps au sang et aux autres humeurs, et de là aux secrétions. La masse ainsi viciée engendre ces sortes de fièvres, quelquefois putrides simples; quelquefois pernicieuses ou malignes; des accès de fièvre enfin tierce, quarte, double tierce, double quarte, etc.

Telles sont les maladies endémiques qui règnent à Arles : l'été est la saison la plus dangereuse. L'ardeur du soleil dessèche nos marais en total ou en partie; les plantes aquatiques, qui se putréfient alors, infec-

tent cet air déjà méphitisé ; toute la nature enfin, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, souffre de cette contagion. J'ajouterai, non sans indignation, qu'une police indifférente, pour ne pas dire nulle, favorise elle-même cette contagion, en laissant croupir dans les rues les ordures du jour et celles du lendemain, ainsi que les fumiers qu'elle permet de faire et d'accumuler dans certains quartiers de la Ville ; ce qui augmente de beaucoup notre insalubrité.

Il est donc visible, s'il n'est pas démontré, que si on ne se hâte de travailler au desséchement des marais ; à écarter de nous les immondices des rues et celles des fossés qui entourent nos remparts, dans lesquels se dégorgent les égouts de la Ville (*a*), de relever les sauchées du Rhône entièrement dégradées depuis Tarascon jusqu'à la Mer, la génération actuelle en souffrira toujours plus, et la dépopulation totale de cette belle contrée en sera la suite.

(*a*) Cette représentation a eu son effet, puisqu'on travaille en ce moment au repurgement des fossés de la Ville du côté du midi, et les fumiers sont enlevés ; graces en soient rendues à la vigilance de notre Maire.

Mais comment travailler à ce dessèchement si désiré ? Comment des propriétaires écrasés par des impositions locales que notre position nécessite ; par des contributions exhorbitantes, injustes, inégales et arbitraires, ordonnées par le Conseil de Préfecture de ce département, où les Marseillois dominent impérieusement par la supériorité du nombre des votans : contributions qui enlèvent à la plupart des propriétaires tout le produit, et au delà, de leurs terres inondées et submergées ? Comment donc ces malheureux propriétaires pourront-ils travailler eux-mêmes, et sans autre secours, à ce dessèchement ; à r'ouvrir, enfin, à grands frais, des canaux oblitérés depuis un siècle ?

Non, jamais les habitans d'Arles, y compris les forains ou étrangers qui possèdent les deux tiers de nos propriétés, ne pourront se charger d'une si grande entreprise. Déjà obligés de l'entretien des chaussées du Rhône, et de celles du *Vigueirat* entièrement détruites depuis l'inondation de l'année passée : chargés, en outre, du repurgement indispensable des *roubines* qui portent l'eau du Rhône jusques dans les terres les plus éloignées, pour servir à l'abreuvage

des bestiaux; chargés enfin du repurgement des fossés d'écoulage dans les étangs et à la Mer; jamais, dis-je, ces propriétaires ne pourront entreprendre un travail si coûteux et au dessus de leur force (*a*), et alors ce malheureux pays est perdu pour jamais, il tend visiblement à son entière destruction. Il n'y a donc que le Gouvernement paternel, sous lequel nous avons le bonheur de vivre aujourd'hui, qui puisse travailler avec fruit à ce desséchement; c'est ce que nous ne cessons de lui demander; et pourquoi désespérerions-nous d'obtenir, un jour, notre demande?

On parle en ce moment d'un canal projeté, s'il n'est pas déjà commencé, qui portera nos eaux superflues au port de Bouc et à la Mer. Voilà donc une première tentative qui, si elle ne réussit pas à nous dessécher entièrement, nous apprendra-t-elle, au moins, que pour parvenir à un desséchement complet, il faut de nécessité r'ouvrir les anciens canaux, jadis construits par les Hollandois, qui avoient si bien réussi dans

(*a*) Les travaux ci-dessus sont annuels, ils absorbent un capital de 325,393 liv. telles sont nos charges locales, auxquelles on ne veut pas avoir égard.

leur entreprise, d'après l'avis de trois de nos concitoyens, tous plus estimables, (*Legier*, *Truchet* et *Laudun*) dont nous lisons avec reconnoissance les écrits qu'ils ont nouvellement publiés sur cette matière. Il est à espérer, que si jamais ces écrits, aussi lumineux que concluans, sont connus du Gouvernement, et qu'ils soient écoutés sans prévention, la commune d'Arles reprendra, tôt ou tard, sa première splendeur. Je n'en dirai pas davantage sur cet article, tout intéressant qu'il est : les auteurs que je viens de citer ont traité cette matière avec tant de succès, que je ne pourrois que les répéter, ce qui auroit l'air d'un plagiat. Mon seul objet étant de répondre à la question que l'on me fait, je reviens sur elle; la voici.

Comment traite-t-on les fièvres d'accès à Arles, et quel est le fruit du traitement que l'on emploit ? Je répondrai avec franchise, que les maux qui résultent du traitement banal qui est en vigueur depuis très-longtems à Arles, et dans tout le midi, sont infinis; je citerai par préférence Nismes, St. Gilles, Beaucaire, Tarascon, St. Remy, Avignon et tous les villages voisins qui participent à cette influence marécageuse. Le

début de ce traitement est sage, sans doute; c'est à un émétique que l'on a d'abord recours pour évacuer l'estomac et les premières voies, pour attaquer ainsi le mal dans sa source : on purge ensuite; après quoi on livre le malade au quinquina, et c'est avec une confiance sans borne, puisqu'on lui en fait prendre encore par précaution. Ce puissant fébrifuge fixe la fièvre, il est vrai; mais elle revient; agissant par sa vertu astringente sur les vaisseaux capillaires, le quinquina ferme l'entrée à la matière fébrille; celle-ci se cantonne, pour reparoître quand le fébrifuge aura cessé d'agir, et la rechute n'est pas loin : elle reparoîtra en effet cette rechute, mais le quinquina en triomphera toujours; et de chutes en rechutes, on éternise le mal au détriment du sujet que l'on traite : la fièvre devient alors continue ou lente; les secrétions souffrent plus ou moins; les viscères s'obstruent; les enflures succèdent; les purgatifs et les diurétiques sont alors employés sans ménagement, et l'hydropisie ascite en est la fin. Nos hôpitaux attestent cette triste vérité. Voilà ce qui se pratique le plus souvent à Arles et dans toutes les villes déjà citées, qui sont exposées, comme celle-ci, aux miasmes délétères qui

sortent des marais qui les avoisinent, et telles en sont les suites.

Je pourrois appuyer cette assertion par nombre d'exemples tous plus frappans; mais le tableau que je présenterois seroit trop effrayant; ce seroit un vrai martyrologe; plus d'un médecin pourroit y reconnoître les victimes qu'il a immolées, sans le vouloir, par cette funeste pratique, et comme je n'écris pas pour les offenser, tant s'en faut; mais bien pour les instruire, je me tais.

Comment donc remédier à ce désordre médical? L'expérience d'un vieux praticien va nous l'apprendre : le grand art consiste à évacuer les premières voies par un émétique, comme le pratiquent ceux-là même que je veux corriger; de donner, après, une ou deux purgations, si des symptômes de plénitude en indiquent la nécessité; et de laisser ensuite épuiser la matière fébrille sous le régime le plus sévère, assorti d'une abondante boisson. Cette pratique étoit connue de *Sydenham*; ce praticien célèbre connoissoit ce que peut faire la nature en pareille circonstance : il savoit qu'elle étoit en état de broyer elle-même cette matière fébrille, et de la travailler à la faveur de l'oscillation fébrille des vaisseaux; et que devenue, par

là, plus fluide et plus coulante, elle enfileroit les couloirs extérieurs du corps; mais si après une épreuve suffisante, l'accès de fièvre reparoissoit, il recouroit alors au quinquina, dont cependant il redoutoit les effets: c'est, nous dit-il, un effort de la nature (*naturæ conamen materiæ morbificæ exterminationem in ægri salutem omni ope molientis*), laissons-la agir sans la troubler; et en effet, il n'est pas nouveau, que des accès de fièvre aient disparu après le septième accès, sans quinquina. Plusieurs auteurs l'ont publiée cette pratique après *Sydenham*. Telles sont les leçons que l'emploi de cette écorce précieuse nous a faites dans le cours d'une pratique de cinquante ans et plus. Quant à la fièvre quarte, je prononce hardiment, qu'après avoir tenté inutilement de la guérir avec tous les remèdes connus, en opiats ou autrement, il faut l'abandonner tout-à-fait, pour éviter la mort; c'est à ces conditions qu'elle disparoîtra tôt ou tard.

Mais le traitement que j'indique ici convient-il dans tous les cas? Et ne rencontre-t-on pas souvent des tempéramens assez irritables pour se faire respecter, pour ainsi dire, et pour faire craindre au médecin les suites toujours fâcheuses de plus grandes ir-

ritations, quand il emploira les purgatifs et le quinquina, sans leur associer quelques correctifs? Cette question n'est pas indiscrète, puisqu'on rencontre, en effet, des tempéramens très-irritables, tant chez les femmes que chez les hommes; tempéramens qui s'effarouchent à l'approche de tout remède actif quel qu'il soit; dans lequel cas l'eau de poulet doit être employée comme le seul spécifique. Je vois avec satisfaction que cette pratique est connue de plusieurs médecins assez expérimentés, pour avoir éprouvé les rigueurs d'une pratique contraire; mais le plus grand nombre la méprise. Combien de fois n'ai-je pas entendu certains énergumènes déclamer contre cette boisson si salutaire dans nos climats? Que signifie donc cette eau de poulet, disent-ils? Comment pourra-t-on nous persuader qu'un petit poulet de la grosseur d'une caille, tout au plus; ou qu'un morcean de veau ou d'agneau qui remplace le poulet dans le besoin, que l'on fait bouillir dans un grand véhicule d'eau un seul quart d'heure, pourra fournir à cette eau assez de mucilage pour lui communiquer une vertu adoucissante et relâchante? d'où ils concluent, d'après leur prévention, que cette boisson n'est que de

l'eau pure, et qu'elle n'est bonne à rien.

J'avoue que je ne devois pas m'attendre à cette ridicule objection, si ce n'est pas une diatribe, dans un pays où les effets de cette boisson sont si connus, que les malades eux-mêmes y ont recours à l'insçu de ceux qui déclament tant contre elle; dans un pays où l'on a vu, et où l'on voit journellement des effets beaucoup trop concluans pour oser les rejeter, ou les révoquer en doute, sans prendre la peine de les apprécier, au mépris de toute pudeur et du salut des humains : mais de quoi ne s'avise pas la critique? Et quel est l'homme qui soit à l'abri de ses coups de la part de certains esprits toujours prévenus ou intéressés à décrier une nouveauté, quand ils ne l'ont pas enfantée (*a*)? Sans nous appesantir davantage sur cette plate critique, nous apprendrons à ces détracteurs insensés de l'eau de poulet, que le mucilage que fournit ce jeune animal à l'eau par une courte ébullition est précisément celui que la médecine mo-

(*a*) On se trompe grossièrement, puisqu'on employoit à la Cour de Louis XIV l'eau de poulet et l'eau de veau : les mémoires de Mlle. de Montpensier, tom. V, pag. 95, en font foi.

derne a puisé dans la nature de cet animal, pour remplacer celui que son semblable (l'homme) a perdu par ses excès; celui-là même qui enveloppoit ses nerfs, et qui les garantissoit des impressions fâcheuses que la grande âcreté des humeurs faisoit sur eux, quand elles avoient perdu leur véhicule : c'est cette eau de poulet, si analogue au *mucus* qui enveloppe les nerfs, qui répare cette perte, et qui guérit radicalement en pareille circonstance, sans que je prétende jamais en autoriser les excès.

Les guérisons surprenantes, pour ne pas dire miraculeuses, que l'on opère tous les jours, tant en France que chez l'étranger, avec ce remède, quand on lui associe les bains tièdes, doivent fermer la bouche à ces critiques surannés; soit dit en passant. Je poursuis.

Mais que deviendra la fièvre que nous avons appelé pernicieuse, si on ne se hâte de recourir au quinquina ? C'est ici, en effet, le triomphe de ce puissant spécifique. La matière fébrille est alors si abondante et si grossière, que son entrée dans le sang par les veines lactées peut occasionner des ravages affreux; l'inonder tout-à-coup; l'entraver tellement dans sa circulation, que

dans peu la machine entière crouleroit sous son poids, si on ne se hâtoit promptement de la secourir; c'est ici où le vrai médecin doit saisir la nature en défaut et la redresser; c'est au quinquina qu'il a recours, et il réussit. *Principiis obsta, serò medicina paratur*, nous dit *Hippocrate.* Pressons-nous donc de fixer cette matière fébrille; pressons-nous de l'arrêter dans son cours, ce qui nous donnera le tems de l'expulser, ensuite, au dehors par les voies inférieures. C'est ce que je vois pratiquer journellement à Arles sous mes yeux par tous les médecins de cette Ville, et avec fruit. J'en ai fait l'épreuve moi-même depuis peu; c'est au soins empressés de mon collégue Mr. *Bret*, que j'ai résisté, à mon âge, à une fièvre de ce caractère malin; j'aime à publier ici toute ma gratitude, étant convaincu que je lui dois mon existence.

Il en sera de même dans toutes les fièvres putrides et malignes, où il faut reveiller le ton des solides engourdis, et diviser promptement cette matière fébrille, qui a de la peine à circuler par son épaississement avec le reste de la masse, et qui engorgeant les viscères, et surtout le cerveau, menace le malade d'une mort prompte et assurée. Le

quinquina triomphera encore ici : il agira comme antiseptique et comme cordial ; et si on seconde ses effets par des émétiques et par des vésicatoires répétés, on aura la satisfaction de sauver la vie à plus d'un malade. Que l'on chante ici les merveilles du quinquina, j'y consents; mais on avouera sans peine, que ces sortes de cas sont plus rares que ceux que j'ai désignés plus haut, où cette écorce fameuse, qu'on nous présente aujourd'hui sous plus d'une couleur, produit des effets diamétralement opposés à ceux-ci ; effets toujours plus dangereux et funestes. C'est ce que j'ai prétendu divulguer pour prévenir les ravages qu'une pratique aveugle a coutume de produire.

Hippocrate nous avertit que, de quelle manière que la fièvre cesse, elle est sans danger. *Quocumque modo intermiserit febris periculo caret.* Ce père de la médecine, qui a désigné la fièvre d'accès par cet aphorisme, connoissoit donc le danger de la guérir trop tôt ; il nous recommande de ne recourir aux fébrifuges qu'après une longue épuration des humeurs, et conséquemment de ne les employer que fort tard, et c'est d'après l'abus que l'on en faisoit de son tems, qu'il s'écrioit *periculo caret.* Que craignez-vous, di-

soit-il à ses disciples ? laissez agir la nature et la fièvre sur elle-même ; sachez qu'elle ne tue pas, *periculo caret* ; mais sachez aussi que les remèdes tuent. C'est après lui que je prononce anathème au quinquina, quand on l'emploira sans connoissance de cause, et avec une prodigalité sans borne au détriment des humains. Je déclare en finissant, qu'en m'élevant avec tant de force contre la pratique vulgaire, je n'ai en vue que d'éclairer mes concitoyens ; je répète donc, pour la seconde fois, que mon intention ne fut jamais d'offenser personne, encore moins des collégues que j'aime, que j'estime et que j'honore infiniment.

P. S. J'ajoute que la saignée, dont je n'ai pas cru nécessaire de parler, est indispensable dans tous les cas où la plénitude du pouls, la dureté et certaines dispositions inflammatoires l'exigent, avant d'employer l'émétique et tout autre évacuant ; ce qui est connu de tous les médecins, et principalement dans les fièvres du printems.

Ici finit ce premier essai sur l'abus du quinquina. L'amour de mon état, celui dont je suis animé pour le soulagement de mes sem-

blables, me sont garans de la pureté de mes intentions ; mais l'envie & la méchanceté en ont jugé autrement. Un homme à toute main, qui est tout à la fois médecin, chirurgien, apothicaire, a pris pour lui la leçon que j'ai voulu faire à mes concitoyens, parce que, sans doute, il s'est vu coupable : il a guété mon imprimeur, il a surpris mon manuscrit ; il a préparé de suite une critique très-amère, et peu s'en est fallu qu'il m'eût gagné de vitesse.

M. Baumes son ami, ou son mécène, déjà prévenu par lui, a préparé, à son tour, ses foudres et ses carraux ; desorte que ma petite brochure, la diatribe du médecin d'Arles, et celle de M. Baumes ont paru à la fois ; c'est ce qui donne lieu à cette seconde édition, que je fortifie de quelques observations de la plus haute importance, avec des corollaires pour l'instruction des élèves de l'école de Montpellier.

Si ces deux critiques veulent y répondre, ils en sont bien les maîtres ; mais qu'ils sachent que j'ai répondu, pendant trente ans et plus, à nombre de critiques que j'ai fait taire : il y a plus encore ; c'est que tous ces adversaires sont morts de rage, quoique plus jeunes que moi. La providence qui a pris

plaisir, sans doute, à me voir défendre avec tant de chaleur la cause des humains, a voulu me débarrasser de cette secte impie; elle en a purgé le sol de la france. Prenez garde à vous M. Baumes. Je le préviens, en outre, que le journal des arts, des sciences et de littérature contiendra à l'avenir l'annonce de toutes mes productions, ainsi que les réponses que je serai obligé de faire à tout nouveau critique s'il s'en trouve. Cette précaution devient d'autant plus nécessaire, que de tous les tems le journal de médecine de Paris m'a été interdit, et conséquemment celui de Montpellier, si je m'avisois de vouloir me le rendre plus favorable.



PREMIÈRE OBSERVATION.

Un *Médecin* de cette Ville n'a pas pu encore se réconcilier avec l'eau de poulet, contre laquelle il déclame avec une véhémence qui fait rire les passans. Il ne peut pas concevoir, dit-il, comment un petit poulet de la grosseur d'une caille, ou un morceau de veau de même valeur, noyé dans une certaine quantité d'eau (que l'on fait bouillir simplement un quart d'heure) puisse fournir à l'eau assez de mucilage pour opérer des effets sensibles et satisfaisans; là, surtout, où l'on applique ce remède avec connoissance de cause, c'est-à-dire, dans tous les cas de la tension de la fibre, et celui du racornissement nerveux, auquel il ne croit pas davantage; d'où l'on peut conclure sans témérité, que ce médecin n'ordonne jamais ce puissant remède à ses malades, dût-il leur en coûter la vie. C'est pour lui inspirer toute la confiance que cette boisson salutaire (dans notre climat surtout) mérite, que je viens lui faire part de quelques guérisons opérées tout récemment par l'eau de poulet; guérisons qu'il ne pourra

pas contester, puisqu'elles sont sous ses yeux.

M. de la Baume, ancien militaire distingé, âgé de 50 ans environ, d'un tempérament sanguin, est attaqué à Nismes sa patrie de la fièvre tierce en l'an neuf. On le traite avec des purgatifs répétés et avec du quinquina, et la fièvre disparoît : mais elle revient. On recommence de nouveau ; on y revient une troisième fois, et après cette dernière épreuve, le malade ressent des douleurs dans les reins. Elles sont assez vives pour lui faire craindre la néphrétique ; ses urines sont ardentes ; il est tourmenté par les vents ; son ventre déjà volumineux, grossit à vue d'œil ; il craint la tympanite, et ne s'alarme pas sans raison.

Le médecin de Nismes fait tous ses efforts pour le rassurer. Il veut lui persuader que tous ces symptômes sont l'effet des purgatifs, peut-être trop répétés, et celui du quinquina dont il a abusé. Il lui prescrit fort sagement des bouillons rafraichissans ; mais le malade impatient de guérir court à Montpellier ; il consulte plusieurs médecins, et ceux-ci prononcent sentencieusement *que le malade rend des urines sanglantes, provenant d'un sang hémorroïdal qui se mêle avec elles*, et les remèdes qu'ils prescrivent sont

pris dans la classe des apéritifs et des diurétiques chauds, sans préjudice de deux médecines qui figurent, comme il est d'usage à Montpellier, à la tête et à la queue de cette ordonnance. Le malade revient à Nismes beaucoup plus alarmé qu'avant son départ. Il hésite de se soumettre à une ordonnance d'autant plus ridicule, qu'elle lui paroît dangereuse dans son exécution ; il part pour Arles, il vient me consulter.

J'entends le récit de M. de la Baume avec intérêt. J'examine les urines du jour et celles de la nuit; elles sont très-ardentes, mais non sanglantes, puisqu'elles ne charrient avec elles aucun grumau de sang. Je rassure le malade; je lui prescrit l'eau de poulet pour tout remède; il s'y livre avec confiance; il en boit pendant un mois; il finit son traitement par les eaux d'Yeuset, et il guérit.

L'heureuse terminaison de cette maladie nous apprend que l'on avoit aggravé le mal dans son principe avec des purgatifs et avec du quinquina trop souvent répétés; que les urines ardentes que le malade rendoit depuis cette époque, étoit le produit d'une bile exaltée; que les vents étoient l'effet de la raréfaction de l'air intérieur, qui auroit procuré la tympanite, si on eut continué d'ir-

riter les entrailles par des nouveaux purgatifs et par le quinquina ; que le malade enfin auroit succombé à tant de maux, si l'eau de poulet n'eût corrigé tout ce que cette funeste pratique avoit fait. Quant aux apéritifs et aux diurétiques que les médecins de Montpellier avoient prescrits, avec cette légéreté qui leur est si familière (a), il n'est que trop évident que ces remèdes, si contradictoires dans leurs effets avec l'eau de poulet, auroient accéléré la mort du malade.

(a) J'appèle légéreté, cette manière d'écouter un malade qui arrive à Montpellier, et qui en part le troisième jour avec une ordonnance faite avec la même précipitation ; ce qui est journalier. Aussi n'est-il pas rare de voir commettre à ces Messieurs des bévues et de très-grandes fautes au détriment de ceux qui viennent implorer leur secours.



SECONDE OBSERVATION.

Une Rougeole épidémique exerçoit ses fureurs dans un couvent étranger : Mlle. ***, âgée de 18 ans, qui y étoit pensionnaire, en est infectée à son tour. Le médecin de la maison la purge trop tôt, sans doute, (faute commune en pareil cas à beaucoup de médecins) il la repurge plusieurs fois; il détruit, en peu de tems, un corps chétif, aussi foible qu'un roseau. L'existence de cette jeune Dlle. est douloureuse; elle revient à Arles sa patrie : elle éprouve des crispations dans toutes les parties de son corps, et principalement à la tête. Elle se marie dans cet état; elle devient grosse; elle accouche heureusement d'un enfant aussi chétif qu'elle; mais ses infirmités habituelles augmentent. Elle a des fréquens accès de fièvre, que l'on traite avec des purgatifs et avec du quinquina. La fièvre devient spasmodique, elle ne la quitte plus, et cet état fébrille et de mort apparente dure depuis trente ans et plus. Son médecin, son tendre ami, ou son bourreau, exerce son talent auprès d'elle depuis longues années, et la

malade toujours mourante, et ne mourant jamais, passe sa vie dans sa chambre ou dans son lit. Elle est purgée fréquemment; elle prend du quinquina de tems en tems; elle prend du pavot pour rappeler le sommeil qu'elle a perdu faute d'exercice; elle est incurable enfin; tandis que Mde. de Cligny à Lyon, citée plusieurs fois dans mes œuvres, qui gardoit le lit depuis 27 ans, fut guérie par l'eau de poulet et par le bain froid.

Je connois une autre vaporeuse de cette espèce à Salon, dont les infirmités datent d'aussi loin que celles de la malade que je viens de citer. Celle-ci (Mde. Tabour) prétend avoir toujours la fièvre. Elle se chauffe en été, et dans la canicule; elle se purge souvent; elle prend du quinquina. Je pourrois dire, sans hyperbole, que chaque ville a ses martyrs, parce que par-tout on trouve des médecins qui aiment les remèdes et qui les ordonnent volontiers; là, surtout, où l'eau seule seroit le vrai spécifique..

En lisant la vie de Pascal, écrite par Mde. Perrier sa sœur *(a)*, on est frappé de la ressemblance des maux inouis que ce malheureux a souffert, avec ceux que les vaporeux

(*a*) Voy. les Pensées de Pascal, pag. 47.

de nos jours éprouvent, sans consolation et sans espoir de guérir jamais, quand on les livre à la pharmacie. Pascal a été, sans contredit, de ce nombre; le récit de Mde. sa sœur en fait foi; et Pascal a fini ses jours à l'âge de 39 ans, sous les coups redoublés d'une médecine ignorante et brutale; on va en juger par le récit ci-après.

„ Il avoit, entre autres infirmités, nous dit „ cet auteur non suspect, celle de ne pou- „ voir avaler les liquides sans qu'ils fussent „ chauds, et encore ne le pouvoit-il faire „ que goutte à goutte. Mais comme il avoit, „ outre cela, une douleur de tête habituelle „ et insupportable, une chaleur d'entraille „ excessive et beaucoup d'autres maux; les „ médecins lui ordonnèrent de se purger de „ deux jours l'un pendant trois mois, ce qui „ étoit un véritable supplice.

Voilà donc un étranglement dans l'æsophage qui empêchoit la déglutition des liquides, à moins qu'ils ne fussent chauds; parce que le froid, en qualité de tonique, tend les fibres au lieu de les relâcher, et que conséquemment il devoit augmenter l'étranglement en question. Etranglement qui étoit, sans contredit, l'effet d'un spasme violent, si ce n'étoit pas celui du racornis-

sement de tout le canal intestinal. Voilà encore une douleur de tête habituelle qui caractérisoit la même tension dans les membranes du cerveau, et cette chaleur d'entraille qui en étoit aussi l'effet, pour laquelle on le condamna à se purger de deux jours l'un pendant trois mois. Mais quels furent les tristes effets d'une pratique (je le répète) aussi brutale? " Des convulsions qui ne le ,, quittèrent plus jusqu'à la mort ,,. *(a)*

Pascal, ce génie si extraordinaire, travailloit alors à un ouvrage plus étendu que ceux qu'il nous a laissés. Quel chef-d'œuvre ne seroit pas sorti des mains d'un tel maître? nous dit M. de Chateaubrian dans son magnifique ouvrage sur la religion *(b)*. " Si Dieu ,, ne lui a pas permis d'exécuter son dessein, ,, ajoute-t-il, c'est qu'apparemment, il n'é- ,, toit pas bon que tous les doutes sur la foi ,, fussent levés, afin qu'il restât matière à ,, ces tentations, et à ces grandes épreuves ,, qui font les martyrs et les saints.

Pour moi, sans vouloir paroître moins religieux que M. de Chateaubrian, je dirai: que si Pascal desséché et racorni dans toute

(*a*) *Ibidem*, pag. 47.

(*b*) Le Génie du Christianisme, tom. III, pag. 28.

l'étendue du terme, tant par les excès littéraires auxquels il s'étoit livré dès sa jeunesse, que par la quantité de remèdes avec lequels on l'avoit traité; si Pascal, dis-je, avoit vécu de nos jours, il n'auroit pas été empoisonné avec tant de médecines; on l'auroit beaucoup baigné; on auroit opposé ainsi à la fougue de l'imagination de ce grand homme, un frein qui auroit mis son physique à l'abri de toute atteinte : les médecins de Montpellier furent plus réservés en pareille circonstance; ils ne purgèrent pas de deux jours l'un pendant trois mois un racorni, (M. Peyras); mais après l'avoir vésicatorié pendant un an, depuis la tête jusqu'aux pieds, ils l'envoyèrent à Balaruc, pour ne pas le voir mourir chez eux, où ce jeune-homme expira dans la chaudière bouillante desdites eaux (*a*). J'ignore si M. Baumes a été complice de ce meurtre; il y auroit donc de l'imprudence de ma part de le mettre sur son compte.

(*a*) Voy. mon Traité des Affect. vap. 6e. édition, tom. I, pag. 303.

TROISIÈME OBSERVATION.

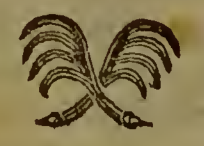
Mr. Jaquet, Professeur d'hydrographie, âgé de 33 ans, homme méditatif et mélancolique, est attaqué, en l'an 10, de la fièvre tierce épidémique. L'apothicaire, appelé le premier, lui donne d'abord l'hypécacuana sans autre précaution; il donne ensuite du quinquina : ce fébrifug , employé trop précipitamment, irrit les symptômes, comme cela arrive presq e toujours; la fièvre devient continue; le m decin n'est appelé que le cinquième jour. On purge, on donne du quinquina, le mal augmente : la tête souffre considérablement. On applique des vésicatoires sur les deux jambes sans fruit; on en applique de nouveaux sur les deux cuisses; le délire survient, le malade est frénétique; il refuse le bouillon et la boisson, il devient furieux; il faut l'attacher dans son lit, il se meurt.

Que faire en pareille circonstance? On propose une saignée à l'artère temporale; mais elle est impraticable sur un frénétique. Je suis appelé au conseil. Je prononce hardiment pour le bain tiède : mais il mourra, me

dit-on, dans le bain, à quoi je réponds froidement, qu'autant vaut-il mourir dans un bain, comme Sénéque, que de mourir enragé dans un lit, et je suis obéi sur le champ. Le malade est donc plongé dans l'eau; il est attaché dans sa baignoire, comme il l'étoit sur son grabat, et après deux heures de séjour dans cette piscine salutaire, il est soulagé et il dort. On y revient le lendemain et jours suivans, le mourant ressuscite et la fièvre disparoît. Le médecin ordinaire, fort étonné de la manière avec laquelle cette espèce de résurrection fut opérée, proclama lui-même cette guérison; il promit de profiter de cet exemple, ce qui lui fit beaucoup d'honneur.

J'ajouterai, pour l'intérêt de la médecine, que si jamais on sait distinguer le tempérament nerveux d'avec tout autre, on ne tombera plus dans ce dédale d'erreurs qui fait la honte et le désespoir des médecins: que l'on sache donc, que là où la tension de la fibre domine, la cause humorale qui fait alors une complication, lui sera toujours soumise; et c'est par le défaut de cette connoissance que le médecin tue ses malades impunément sans s'en douter. Or est-il, que cette tention dominoit visiblement chez M.

Jaquet, puisqu'il étoit mélancolique, et que, par état, il se livroit journellement à une étude très-contentieuse; d'où il eut fallu conclure en faveur des délayans et des humectans avant d'employer l'émétique, le quinquina, les purgatifs et les vésicatoires, ou bien falloit-il associer à tous ces évacuans une boisson copieuse d'eau de poulet ou de veau, et jamais la maladie ne seroit devenue mortelle. On avouera sans peine que l'apothicaire de M. Jaquet n'étoit pas en état de juger cette grande question; et si peu de médecins sont en état de la juger aussi, c'est qu'ils ne veulent pas se rendre à l'évidence des faits; préférant de suivre une routine aveugle et meurtrière.



QUATRIÈME OBSERVATION.

UNE Dame de cette Ville, âgée de 55 ans, d'une constitution décidément nerveuse, fut sujette dès les premières années de son mariage à des suffocations utérines que les médecins de Montpellier prirent pour l'asthme, et pour lesquelles ils l'envoyèrent aux eaux de Cauterés, au détriment de sa santé. Ces suffocations diminuèrent avec l'âge, comme cela arrive toujours, sans disparoître tout-à-fait. Cette Dame exposée à l'épidémie qui régnoit à Arles en l'an 9, comme elle a régné en l'an 10, en fut affectée; la fièvre étoit tierce; elle fut purgée plusieurs fois, après quoi, elle fut livrée au quinquina; on pourroit dire pour toute nourriture, si jamais cette hyperbole fut permise: elle en prit de toutes les manières, et sous toutes les formes, c'est-à-dire en poudre, en opiat, en décoction, en extrait et en lavement. La fièvre disparut au préjudice des suffocations; mais elle revint l'année suivante, et dans cette nouvelle rechute, le quinquina ne fut pas plus épargné, ce qui amena le vomissement. Ce nouveau symp-

tôme, qui étoit l'effet de l'irritation de la membrane veloutée de l'estomac, se joignit à un autre beaucoup plus grave. Ce fut une douleur fixe sur la cuisse droite et dans les reins, qui tourmentant la malade nuit et jour, parut être rhumatismale, quoiqu'elle fût un premier essai du racornissement de toutes ces parties nerveuses. On s'arrêta volontiers à cette idée, et une fois qu'il fut décidé qu'une humeur de ce caractère procuroit ces douleurs, on eut recours aux vésicatoires, que l'on appliqua sur la région des reins. Les douleurs augmentèrent pour lors; la fièvre devint erratique, elle étoit tantôt continue, tantôt intermittente; on revint au quinquina; on plaça des sangsues sur l'endroit douloureux, avec lesqu'elles on fit une ample saignée. Les nerfs se contractèrent si fort, après cette opération, qu'une jambe se raccourcit. Le tronc fléchit à son tour par l'effet de cette même contraction (*a*), et la malade grande et bien faite, se rabougrit comme un vieux parchemin racorni. Les douleurs devinrent si insupportables, qu'elles furent alarmantes; on finit par l'o-

(*a*) *Contractura nervorum Domini Pomme* : Voy. Sauvages, *Nosologia methodica*, tom. II, pag. 364.

pium pour les appaiser; de sorte que par cette manœuvre, on faisoit entendre qu'il n'y avoit plus d'espoir pour elle; mais une mort lente et assurée, et quelle mort!

Instruit de l'état fâcheux dans lequel cette Dame, à laquelle je prend le plus vif intérêt, étoit réduite, je cours chez elle; et après l'avoir vue dans cette triste situation, je demande à m'entretenir avec son médecin actuel; homme très-estimable, avec lequel on peut converser savamment et s'instruire, ce qui me fut accordé sur le champ, et après l'avoir ramené sans peine à mon avis, nous opinâmes pour l'eau de poulet et pour les bains domestiques tièdes, la malade obéit et l'opium fut rejeté.

Le relâchement de l'estomac et celui de tout le canal intestinal arrivèrent après un mois de ce régime; il fallut cesser l'usage de l'eau de poulet; on donna même quelques petits bols purgatifs, qui favorisèrent les évacuations et rétablirent l'estomac. La bile arrêtée dans ses couloirs naturels, par l'effet de la crispation des vaisseaux biliaires, coula, et la malade toujours obéissante mérita la récompense due à son extrême patience et à sa soumission. Elle a déjà pris cent quarante bains de trois heures; elle marche seule

aujourd'hui dans sa chambre ; elle descend son escalier et le remonte de même sans autre secours ; elle se promène dans son jardin, appuyée seulement sur une canne ; elle est sortie enfin en voiture, et si elle souffre encore quelque peu de cette douleur concentrée aujourd'hui dans les reins, elle est fondée à croire qu'elle disparoîtra tôt ou tard par le même secours, ainsi qu'il arriva à M. l'évêque de Noyon, cité dans mes œuvres, qui a été jadis dans le même cas ; et comme les urines ont toujours été claires et sans sédiment, il est à croire que les reins ne sont pas embourbés ; c'est ce que la suite du traitement nous apprendra.

J'observe que si la malade a déjà supporté cent quarante bains tièdes, il est évident, par cela seul, qu'elle étoit racornie ; car y a-t-il un corps, autre que celui d'un racorni, qui pût jamais supporter une si longue immersion dans l'eau tiède, sans tomber dans le plus grand épuisement ? Il y a plus encore à observer, c'est que cette convalescente, bien loin d'être affoiblie par les bains, reprend ses forces ; elle renaît chaque jour à la faveur du bain. Telles sont les merveilles qu'éprouvent les malades racornis, ceux qui ont été irrités et brûlés par la prodigalité des

purgatifs et celle du quinquina, quand ils sont livrés ensuite à l'eau pour tout remède; et par contraire, si on les irrite par des remèdes chauds, on les voit s'affoiblir, se détruire insensiblement, et succomber sans pouvoir s'en défendre.

P. S. La fièvre tierce a reparu pour la troisième fois. Il n'est pas à craindre que le traitement que l'on emploira rappèle l'ancien racornissement, ni qu'on revienne au quinquina. Ce seroit le moyen de renouveller les anciens maux, en fixant de nouveau la matière fébrille dans les entrailles. La malade déjà prévenue sur cet article s'y refuseroit; elle seroit fondée à se révolter contre la médecine et contre ses deux médecins, si ceux-ci vouloient exiger d'elle ce nouveau sacrifice.



CINQUIÈME OBSERVATION.

Mlle. Monchovet, âgée de 18 ans, étoit sujette depuis trois ans à un vomissement habituel, dont on ne connoissoit pas la cause ni le remède au Bourg Argental sa patrie. On la traite avec tout ce que la pharmacie la plus brûlante peut fournir; les médecins d'Annonay sont consultés; ils ajoutent le quinquina au premier traitement; la malade en prend sans fruit, jusqu'à ce qu'on lui dise c'est assez; elle ne guérit pas; elle éprouve au contraire des symptômes toujours plus graves, ce sont des attaques épileptiques bien caractérisées qui reviennent souvent, et ce triste état duroit depuis trois ans. Cette jeune fille étoit condamnée à périr faute de nourriture, puisqu'elle vomissoit tout ce qui entroit dans son estomac, sans y rester une seule minute; la mort eut été plus douce pour elle. Son corps étoit atrophié, ses jambes étoient paralisées; ce fut dans cet état que l'on me confia cette nouvelle victime de l'art. On l'embarque sur le Rhône; elle arrive à Arles s'en m'en avoir prévenu; j'avoue que j'en fus alarmé.

L'eau de poulet et les bains tièdes me parurent ici bien nécessaires, sans savoir si la malade pourroit les supporter, tant sa foiblesse étoit grande : elle resta néanmoins journellement quatre heures par jour dans le bain; elle y surnagea; tout son corps étoit desséché et conséquemment très-léger (*a*), ce qui favorisa le surnagement en question. Les éclats dans les nerfs se firent entendre; et au bout d'un mois de ce régime le vomissement cessa, ainsi que le surnagement. La paralysie des jambes disparut après le second mois, et au troisième elle fut débarrassée des attaques convulsives : une diarrhée bilieuse qui survint à cette époque, et qui dura pendant six semaines, sans affoiblir la malade, acheva la guérison. Mlle. Monchovet est retournée depuis peu au Bourg Argental, où l'on ne comptoit plus la revoir; elle y a été reçue par les acclamations de ses concitoyens.

J'observe que la diarrhée survenue après le relâchement étoit vraiment critique; elle étoit l'effet de l'eau de poulet; si je l'avois jugée autrement, j'aurois contrarié la crise,

---

(*a*) Il ne pesoit que cinquante livres, et à son retour au Bourg Argental il pesa cent quatorze livres.

en même tems que mes principes ; et si j'avois employé le plus léger tonique ou fortifiant, la malade auroit retrogradé dans sa marche curative. Elle continua donc toujours l'eau de poulet, d'autant mieux qu'elle étoit altérée. Ce fut après cinq mois de ce régime adoucissant qu'elle reprit sa première santé. Les règles ci-devant supprimées faute de substance pour les fournir, ont reparu depuis son retour au Bourg Argental, ce qui a mis le comble au merveilleux de cette cure, dont tout Arles vient d'être le témoin.

Que faudra-t-il donc faire pour convertir nos incrédules ? des miracles ! Mais ceux que Jesus-Christ faisoit à la face d'Israël irritèrent les Juifs, qui, bien loin de se convertir, le crucifièrent : peu s'en est fallu que je n'aye subi le même sort à Lyon et à Paris, comme on la su en son tems. Semblables à ces Juifs endurcis, les médecins ne se convertiront donc jamais ? ou bien ne se convertiront-ils, comme les Juifs, qu'à la fin du du monde.

Quel que soit le danger que je cours en publiant ces merveilles de l'art, je n'étalerai pas moins ici, en faveur de M. Baumes, les miracles que la méthode aqueuse, celle qu'il critique avec tant d'aigreur, a opéré en son

tems, et ceux qu'elle opère tous les jours, non à la face d'Israël, mais à celle de toute la République; je citerai *Mde.* de Besons et Mlle. Bellaquai, l'une de Paris et l'autre de Lyon, toutes les deux aveugles, par l'effet du racornissement des nerfs optiques, à qui j'ai rendu la vue, par le seul effet de l'eau de poulet et des bains (*a*).

Faut-il guérir des paralytiques? Je citerai Mde. Pecauld d'Arbois, Mlle. de Rostain de Tournon, Mlle. Montchovet du Bourg Argental, que je viens de citer tout à l'heure, toutes les trois paralytiques, qui marchèrent, non à ma voix, mais par l'effet de l'eau de de poulet et des bains (*b*).

Faut-il guérir les muets? Mlle. Autheman étoit muette depuis deux ans, sa langue racornie se dépouilla de son épiderme, et Mlle. Autheman parla (*c*).

Faut-il enfin ressusciter les morts? Lazare Vidal, pauvre mendiant du lieu de la Baume dans le Comtat, qui n'est pas celui de l'évangile, étoit mort. On le trouve étendu mort

---

(*a*) Traité des Vap. pag. 397, et mon Recueil des pièces, pag. 37.

(*b*) *Ibidem*, pag. 293.

(*c*) *Ibidem*, pag. 48.

sous un arbre, exposé à l'ardeur du soleil dans la canicule ; on l'apporte à l'hôpital d'Arles que je servois alors ; il est en suaire, on va l'enterrer. Ce cadavre est plongé par mon ordre dans un bain froid dans lequel on avoit mis de la glace, il revient à la vie *(d)*.

Je les entends se recrier toujours plus, ces critiques forcenés, à la vue des merveilles opérées par l'eau de poulet, et par les bains longs et multipliés. Ils disent que l'eau de poulet n'est que de l'eau claire, et qu'inutilement on voudroit leur persuader que cette boisson est bonne à quelque chose. Comment ose-t-on nous proposer, disent-ils encore, de traiter les fièvres d'accès sans quinquina, ou bien avec des modifications qui nous paroissent aussi ridicules, qu'elles sont extraordinaires ? Comment? c'est ce que je leur ai enseigné plus haut, je ne le répéterai donc pas, pour éviter une prolixité fastidieuse, qui prêteroit beaucoup à la critique. J'ajouterai seulement que j'ai donné plus d'une fois, en pareille circonstance, le quinquina dans un bouillon rafraichissant avec le plus grand succès ; que je l'ai donné encore dans une émulsion avec le même avantage ; c'est

---

(*a*) *Ibidem*, pag. 417.

ainsi que les médecins prudens se conduisent, pour ne pas augmenter l'irritation du genre nerveux; condition essentielle, et sans laquelle on ne fixera jamais la fièvre, sans laquelle encore on procureroit des nouveaux maux; et quand même la fièvre, une fois fixée par cette méthode, reparoîtroit, on se gardera bien de revenir au quinquina; mais à l'eau de poulet, qui, seule la détruira sans retour, en procurant l'évacuation de la matière fébrille, par les voies inférieures, et par l'effet du relâchement qui surviendra tôt ou tard. Les exemples funestes d'une pratique contraire sont aujourd'hui trop fréquens, pour ne pas céder à la force de cette vérité, ce que je me hâte de prouver par des faits aussi authentiques que récens.

Mde. de S**. est nerveuse au plus haut degré; elle est fille d'une mère plus nerveuse encore. Elle est attaquée de la fièvre tierce épidémique en l'an neuf. Elle n'a confiance qu'en moi : je me rends à ses instances. Cette Dame est émétisée en lavage sous les auspices de l'eau de poulet, dont elle fait un fréquent usage sans pouvoir s'en passer; mais, très-convaincue par sa propre expérience, que le quinquina, en substance, lui procureroit des crispations et des spasmes violens,

sans la guérir de la fièvre ; elle se décide, d'après mon avis, d'abandonner la fièvre à elle-même : elle en essuye sept accès sans murmurer : obligée enfin de recourir au quinquina, elle le prend dans une émulsion faite avec les semences froides ; elle fixe la fièvre sans retour.

J'avois déjà fait cette épreuve sur plusieurs autres nerveux et nerveuses avec le même succès (j'en citerai bientôt un autre exemple). Ce sont là des faits incontestables qui sont sous les yeux de mes critiques ; je les leur présente avec générosité, pour leur apprendre ce qu'ils ignorent ; c'est que toutes les fois que l'on n'aura pas égard à cette extrême sensibilité des nerfs, que l'on rencontre si souvent, on procurera des maux toujours incurables et mortels. La maladie de la Dame citée ci-dessus, et celle de Mde. de S***. viennent à l'appui de cette assertion. Mais la maladie de Mde. de S***. nous apprend quelque chose de plus encore ; c'est que la vertu du quinquina ne consiste pas, sans doute, dans sa partie ligneuse ; mais dans sa volatilité, puisqu'il a opéré dans une émulsion.

SIXIÈME OBSERVATION.

MR. de Lalauziere, ancien militaire, âgé de 82 ans, est très-malade ; on le croit en danger : il a une très-grosse fièvre qui se termine en fièvre tierce. On le traite *secumdum artem*, c'est-à-dire, avec des purgatifs et du quinquina; on le guérit, mais la fièvre revient. M. de Lalauziere est traité de nouveau de la même manière et avec le même succès. La fièvre revient pour la troisième fois; les enflures paroissent, le ventre se tend, des hémorroïdes paroissent aussi ; elles ne fluent pas. On emploit un vain aromatique sur les jambes enflées, et on en augmente la force par degrés; on en vient jusqu'à l'eau-de-vie camphrée ; celle-ci augmente l'agacement des nerfs, elle procure des ékimoses qui imitent la gangrène ; la fièvre est continue, le malade se meurt. On propose encore le quinquina, il s'y refuse. Réduit enfin à la dernière extrêmité, il réclame les droits de l'ancienne amitié qui nous lie. Je suis instamment prié par son confesseur, qui venoit de lui donner l'Extrême-Onction, de venir le voir. J'obéis avec peine, dans la

crainte

crainte de manquer à celui de mes collégues qui en étoit chargé. J'arrive chez lui à neuf heures du soir, comptant d'y trouver le médecin, ainsi que j'en étois convenu avec le prêtre en question; et si je vois le malade réduit aux abois, je n'entrevois pas moins la possibilité de le soulager, sans oser me flatter de lui sauver la vie.

Pour cet effet je rejette l'eau-de-vie camphrée, j'y supplée par un bain des pieds dans l'eau chaude; le malade y plonge ses jambes jusqu'aux genoux pendant toute la nuit, assis sur le bord de son lit; je prescris l'eau de poulet, et je me retire. J'apprends le lendemain matin à mon lever, que les jambes, ci-devant dures comme du bois, se ramolissent et se désenflent; que les taches noires disparoissent, que le malade, enfin, est beaucoup mieux : on continue de même pendant plusieurs jours; la fièvre disparoît, et le mourant revient à la vie. Il a eu depuis certaines ardeurs d'urine, que le quinquina lui avoit procurées; mais il y a remédié par le bain.

Qui est-ce qui avoit procuré ces ékimoses qui imitoient si bien la gangrène? c'est, sans contredit, le vin aromatique et l'eau-de-vie camphrée, qui, en contractant les

muscles et les nerfs de ces parties, avoient produit une tension si considérable, que le sang n'avoit pas pu remonter des parties basses aux supérieures, à cause de cette même contraction, d'où s'en étoit suivi ces stases sanguins, qui imitoient la gangrène. Qui est-ce qui rappela la circulation dans les jambes enflées, tendues et ékimosées? le bain des pieds. Qui est-ce, enfin, qui arrêta la fièvre? l'eau de poulet, et non le quinquina. Une guérison de cette espèce ferme la bouche à tous les preneurs de quinquina, et à tous ces médecins *fortifians*; j'entends ceux qui ne connoissent que la foiblesse et l'atonie, là où il y a, au contraire, trop de force, tension et racornissement. Quoiqu'il en soit, M. de Lalauziere, âgé aujourd'hui de 85 ans, se porte bien; il fait taire la critique; il fait plus encore, il prêche par son exemple contre l'abus du quinquina, et ce n'est pas sans fruit.

On frappe à ma porte, ai-je dit, en répondant au libelle préconisé dans le journal de médecine; qui est-ce? une victime du quinquina, et j'ai cité les faits. Mais en voici deux tout nouveaux; ce sont deux Dames de St. Etienne qui arrivent à Arles pour me consulter; toutes les deux nerveuses bien

caractérisées, par les symptômes propres à cette affection. La première est affectée, en outre, d'un froid continuel dans toutes les parties de son corps, qui l'oblige à se couvrir outre mesure (ce qui ne m'est pas inconnu); elle a en même tems une diarrhée continuelle qui l'affoiblit beaucoup, accompagnée d'un appétit vorace. On lui a fait prendre plusieurs stomachiques, dans la vue de fortifier son estomac, ce qui suppose que l'on n'a vu dans ce symptôme que le relâchement; mais ces remèdes ont augmenté et la diarrhée et le froid. On a fini par lui faire prendre du vin de quinquina, auquel elle est livrée depuis six mois. Il est à supposer que le frisson continuel que cette malade éprouve provient de la contraction spasmodique du réseau réticulaire de la peau qui s'oppose au passage de l'insensible transpiration; que celle-ci reflue dans les entrailles, ce qui procure la diarrhée. C'est d'après cette théorie que j'ai prescrit des remèdes entièrement opposés aux stomachiques.

La seconde a des pertes considérables en rouge et en blanc, que l'on traite encore avec des toniques et avec du quinquina, qui ne l'ont pas guérie, puisque les pertes sont augmentées. Je prononce, d'après ma vieille

expérience, que ces deux malades guériront l'une et l'autre par les bains tièdes, et par des délayans internes qui ne contrarieront pas les effets du bain.

Je viens de voir périr un goutteux qui avoit gardé la fièvre quarte pendant long-tems, et par laquelle il avoit épuisé la boutique de son apothicaire. Livré enfin au vin de quinquina pour dernière ressource, contre l'avis de son médecin et le mien, il fixe la fièvre et la goutte. Celle-ci reflue sur la poitrine ; le malade meurt en trois jours d'une péripneumonie.

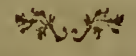
Un jeune enfant est attaqué des mouvemens convulsifs propres à cet âge. On prétend le guérir avec des antispamodiques qui ne réussissent pas; on emploit le quinquina, celui-ci arrête les convulsions, fixe dans le cerveau la matière qui les procuroit; l'enfant reste hébété; il est imbécille, et jamais son cerveau ne reprendra ses premières fonctions.

J'ai commis, moi-même, cette faute dans ma jeunesse, et l'enfant est resté imbécille, tremblant sur ses jambes : il est incurable.

Il est tems d'ouvrir les yeux à la lumière qui vient nous éclairer (*artem experientia fecit exemplo, monstrante viam*), et de se

persuader que le quinquina, tout spécifique qu'il est pour la fièvre, ne devient pas moins un poison entre les mains de ceux qui lui ont donné une confiance illimitée : j'ajoute que je l'ai vu produire des effets moins dangereux quand on l'associe aux purgatifs, puisque les évacuations aluines que ceux-ci procurent s'opposent visiblement à la congestion de la matière fébrille dans les entrailles.

Je dirai, enfin, en finissant cet article, que le quinquina agit comme astringent, ce dont tout le monde convient, d'où je conclus, qu'en resserrant les vaisseaux capillaires en général, il ferme le passage à la matière fébrille et l'oblige à refluer ailleurs; parce qu'il ne peut pas la neutraliser et l'anéantir; où la fixe-t-elle? dans les entrailles, pour reparoître de nouveau quand des circonstances particulières la mettent en jeu, et lui ouvrent ainsi les portes par où elle pénètre dans le sang; ce qui procure ces rechutes éternelles qui ne sont pas sans danger; et voilà pourquoi il est moins dangereux, quand il est associé aux purgatifs, si rien ne s'oppose à cette réunion.



SEPTIÈME OBSERVATION.

Mr. Mallardot, Commissaire des guerres, âgé de trente-trois ans, d'un tempérament très-irritable, essuye à Milan plusieurs accès de fièvre en l'an 9. Il est traité comme on traite la fièvre dans toute l'Italie, où le quinquina est prodigué plus qu'ailleurs (ils ne savent guérir la fièvre, m'écrivoit-il, qu'en tannant l'estomac avec la poudre de quinquina; comme certains ouvriers tannent les cuirs avec la poudre de chêne) ; ses membres se roidissent; il ne peut plus marcher sans soutien ; sa vue s'obscurcit, ses yeux sont affectés par un strabisme convulsif; son corps desséché ne présente plus qu'un squelette décharné; c'est dans cet état qu'il arrive à Arles, pour se confier à mes soins.

M. Mallardot est à l'eau de poulet et aux bains tièdes, dans lesquels il reste cinq heures consécutives journellement. Il y surnage; ses nerfs éclatèrent bientôt comme ceux de la malade citée plus haut, et dans l'espace de trois mois il marche librement, il va au spectacle, il se promène : il alloit retourner à Milan, lorsque la fièvre tierce reparut. On

juge sans doute qu'il fut traité avec ce ménagement qu'exigeoit son état primitif : il prend un émétique en lavage ; il prend du quinquina dans une émulsion, après le septième accès, et je réussis. Mais j'obligeai M. Mallardot à partir sur le champ pour Paris, à cause de l'épidémie dont nous étions encore infectés à Arles à cette époque.

Les médecins de Montpellier ne me croiront pas, si je leur dis que cette rechute de fièvre qu'a éprouvé M. Mallardot, et celle de la malade qui a fait le sujet de la quatrième observation, ne sont provenues que pour avoir étouffé les premiers accès de fièvre avec du quinquina, donné trop tôt, sans doute, et à forte dose, ce qui a fixé cette matière fébrille dans les entrailles ; celle-ci cantonnée et comprimée dans les vaisseaux et les glandes du mésentère, se trouvant plus à l'aise par l'effet du relâchement, plus fluide par celui du délayant, est sortie de sa prison et a pénétré dans le sang par les veines lactées. Telle est la véritable cause de toutes les rechutes qui surviennent toujours après l'usage immodéré du quinquina, ou quand il est employé trop tôt. Tel est l'effet de ce spécifique précieux entre les mains des médecins à *forte dose*. Je prends la liberté de

les appeler tels, parce que je ne vois dans le journal de médecine de Montpellier que cette sorte d'expression. Est-ce du camphre ? on recommande de le donner à forte dose. Est-ce du quinquina? c'est encore ici la *forte dose*, expression familière à M. Baumes, à M. Menard et à tous ses collégues; ce sont donc tous des médecins à *forte dose*; ce qui nous prouve que la médecine de Montpellier n'est pas celle d'Hippocrate, puisqu'elle a mis toute sa science et toute sa confiance dans les remèdes pharmacéutiques : mais aussi Hippocrate guérissoit-il souvent, tandis que les autres ne guérissent jamais, à en juger par leurs observations insérées tous les mois dans le journal de médecine, où la plupart de ces romans (car ce sont des romans nécrologiques) se terminent par la mort.

Leur parlerai-je de ces éclats qu'a éprouvé M. Mallardot dans le bain, à l'instar de tous ceux qui les ont ressenti comme lui, en pareille circonstance? ils n'y croiroient pas davantage. Mais leur incrédulité à cet égard n'anéantit pas l'existence de ce nouveau symptôme, ainsi que le surnagement des malades racornis dans le bain. Ainsi donc, ces deux symptômes existans en réalité, il faut en rendre raison ; c'est ce que j'ai fait

dans mon Traité des Vapeurs, auquel je le renvois. *S'il* se trouvoit à Arles de ces mécréans volontaires, je les inviterois à venir entendre ces mêmes éclats sur la personne d'un Anglois que je traite en ce moment; je leur donnerois toutes les explications physiques que j'ai conçues ; je leur apprendrois, en outre, à faire comme moi, et à guérir toutes ces victimes de l'art. Ce sera avec cette cordialité qui part du cœur d'un ami, d'un père qui ne s'occupe que de leur instruction, en faveur du bien public.



HUITIÈME OBSERVATION.

Mr. Labrousse, Médecin de Montpellier, ancien membre de l'Académie des sciences de la même ville, qui a déjà figuré dans mon Traité des Vapeurs, par des bonnes observations que j'ai publiées avec reconnoissance, veut bien encore me fournir son contingent en faveur de mon opinion sur l'abus du quinquina. Il vient de m'adresser en conséquence les observations qu'il a faites dans une épidémie qui a régné en 1765 et en 1766, à Aramon, en voici le détail.

,, Placé au milieu des marais, et à côté d'un fleuve qui déborde souvent, notre petite Ville reçoit par conséquent les exhalaisons putrides qui s'élèvent du fond des eaux stagnantes qui nous entourent. L'air en est infecté, je pourrois dire méphitisé, ce qui nous procure annuellement des fièvres intermittentes, et quelquefois cette espèce de fièvre que nous appelons pernicieuse, expression que l'on ne devroit jamais employer, parce qu'elle inspire la crainte et la terreur. A côté de cette réflexion, que l'on voit réaliser souvent, je donnerai le résultat d'une

épidémie qui a exercé ses fureurs pendant deux ans et qui me donna à traiter quinze cens malades attaqués de cette espèce de fièvre: il ne sera pas inutile de dire ici, que le Gouvernement devroit obliger les communes à dessécher leurs marais, en venant au secours de celles qui sont hors d'état de le faire, ce qui augmenteroit les subsistances, les contributions et la population; soit dit en passant. Mais il ne s'agit ici que des vues plus médicales encore à donner au public, pour le soustraire à la fureur d'un traitement barbare que je vois employer sous mes yeux. Quel est donc ce traitement? le voici.

On débute par un émétique; on purge le lendemain ou le surlendemain, et on livre ensuite le malade au quinquina et toujours au quinquina. Ce fébrifuge suspend l'accès de fièvre, le guérit rarement, et l'abus qu'on en fait jette le malade, non guéri, dans la cachexie, l'hydropisie et la mort. Tel est le traitement que l'on met en pratique ici et dans toutes les villes qui nous avoisinent; desorte que l'on peut dire que l'abus que l'on fait de ce spécifique précieux se change en poison entre les mains des ignorans: il est donc prudent, il est même très-essentiel de s'opposer de toutes nos forces à ce brigan-

dage médical, en prévenant les humains sur un article aussi intéressant pour lui. C'est dans cette vue que j'expose ici la méthode qui m'a réussi dans l'épidémie en question, et celle que j'emploie tous les jours avec le même succès, après en avoir fait l'épreuve sur moi-même et sur deux individus de ma famille.

Une fois que la fièvre est reconnue pour quotidienne, double tierce, double quarte ou tierce, j'ordonne une saignée si nous sommes dans le printems; je donne le soir un lavement, le lendemain un émétique, et le surlendemain un purgatif soutenu d'une tisane rafraichissante, comme l'eau de poulet ou de veau, etc. et ensuite deux ou trois prises de quinquina, que je rends purgatif, ce qui ordinairement amène la guérison, pourvu toutefois que cette guérison se propage jusqu'au vingt-cinquième jour, sans quoi on retombe infailliblement avant ce terme; dans lequel cas, il ne s'agit pas de revenir au spécifique, mais aux délayans apéritifs et aux bains tièdes, dont j'ai éprouvé l'efficacité sur la plus grande partie des malades que j'ai traité lors de cette épidémie; les êtres passionnés ne guérissent pas autrement, de même que les hommes secs, et

ceux qui souffrent particulièrement de la tête. Cette pratique est autorisée non seulement par les exemples que nous a fourni M. Pomme dans son Traité des Vapeurs, mais encore par nombre d'auteurs tous plus recommandables. Alexandre de Tralles nous dit: *aquæ enim dulcis calidæ balneum tollit lassitudinem; pectoris et dorsi doloris mulcet; articulos emollit, capitis gravitatem ex biliosis humoribus profectam amovet, melancolicos juvat, plenitudinem imminuit, flatus discutit, corpus calefacit et humectat, siccitatem illam fatalem remoratur.* Hippocrate lui-même avoit déjà fait l'éloge des bains tièdes dans les fièvres : *si la fièvre ne provient*, dit-il, *ni de la bile ni du flegme, mais de la lassitude, ou de quelque autre cause, il faut arroser la tête et le corps avec de l'eau chaude.* Le grand commentateur de ce père de la médecine ordonne fréquemment le bain tiède dans la fièvre éphémère, même dans le déclin des autres, lorsqu'elles reconnoissent des causes chaudes, et que les malades sont d'un tempérament chaud et sec, tels que ceux qui habitent un climat comme le nôtre; il cite plusieurs exemples de cures de fièvres par les bains et la diète rafraîchissante. Alexandre dit encore, que

le bain étoit si accrédité de son tems dans les accès de fièvre, que les malades y alloient eux-mêmes de son tems : *qui ob lassitudinem febricitarunt, plerumque medicos non expectant, sed statim ubi febrim declinasse censerint ad balneum proficiscuntur, tamquam à naturâ edocti, etc.* Il dit la même chose, si la fièvre est causée par les veilles et les chagrins. Galien ne connoît pas de plus grand remède dans la fièvre étique que le bain. Il le vante encore beaucoup dans la fièvre tierce, etc. Je pourrois augmenter ces citations de beaucoup d'autres auteurs de la plus haute antiquité; mais tout cela ne feroit pas grand chose contre le préjugé qui rejette le bain dans tous les cas de fièvre intermittente et autres, où l'on ne connoît que le quinquina et toujours le quinquina. J'atteste cependant que j'emploie cette salutaire pratique avec fruit; et comment les bains tièdes ne guériroient-ils pas la plupart des fiévreux invétérés ? ceux qui ont pris des doses énormes de quinquina sans en avoir obtenu la guérison ? puisque tous ces accès de fièvre sont regardés par les médecins instruits, comme des maladies nerveuses, dont la cause réside dans le dérangement de l'insensible transpiration, toujours diminuée ou

supprimée ; et pour rétablir cette excrétion, connoît-on un remède plus efficace que le bain tiède? J'observe, pour venir à l'appui de cette opinion, que les fiévreux éprouvent des accès plus violens après une purgation; parce que le purgatif a reveillé les spasmes, suivant la sensibilité de la fibre nerveuse.

On voit par ce qui a été dit ci-dessus, que la cause des accès de fièvre réside réellement dans le couloir de la peau. La crispation du réseau réticulaire, de même que le resserrement des pores cutanés l'enfantent; d'où il faut nécessairement conclure, que le bain tiède est seul capable de la détruire, ou à son défaut l'eau de poulet ou de veau, qui agit comme un bain intérieur, avec lequel on opère un même effet. J'observe encore en faveur de cette crispation du réseau réticulaire, que les fiévreux qui passent l'eau, ceux qui s'exposent à un air froid, ceux qui se lavent les mains à l'eau très-froide, essuyent des rechutes; on pourroit ajouter les excès des jeunes-gens ou des nouveaux mariés; tout ce qui enfin amène les spasmes, resserre les pores cutanés, empêche la transpiration, redonne la fièvre; tout cela ne fournit-il pas de fortes preuves en faveur de notre opinion?

J'assure de nouveau, sans autre prétention que de me rendre utile aux humains, que j'ai guéri plus de fièvres avec le bain tiède, qu'avec le quinquina, dans les années 1765 et 1766; sur quinze cens fiévreux que j'ai traité au moins, il en périt deux cens sur une population de deux mille cinq cens personnes. Ceux qui périrent furent des vieillards, des enfans, des femmes enceintes; trois sorte d'individus récalcitrans aux ordonnances des médecins, quand ils prononcent surtout pour les bains : voilà ce que mon ancienne pratique m'a appris, à laquelle ma théorie s'adapte parfaitement. Je sais d'ailleurs que toutes les sciences systématiques sont exposées aux opinions divergentes; mais le public exige des preuves; voilà les miennes, je les donne avec serment que j'ai dit la vérité „.



NEUVIÈME OBSERVATION.

OBSERVATION sur un genre d'anomalie propre aux fièvres intermittentes graves, suivie d'un cas de fièvre intermittente dyspnoique.

Par M. BAUMES, Professeur de Nosologie, Président de la Société de Médecine-pratique à Montpellier.

JE ferai grace au lecteur d'un préambule aussi prolixe qu'inutile, et je dirai, en copiant M. Baumes, dans son journal du mois floréal an 11, page 210. Un Citoyen, après avoir langui quelques jours sentit son appétit tomber assez rapidement, et ses forces décroître. Un mal de tête obscur se joignit à ces premiers symptômes; nous étions dans le mois d'octobre. Ce Citoyen négligea les avant-coureurs de la maladie dont il étoit menacé; enfin peu après un dîné léger, il fut pris d'un frisson qui dura deux heures, auquel succéda une chaleur qui étoit à peine terminée après quarante-huit heures. Pendant le cours d'un si long paroxisme, le malade éprouva une suite de symptômes dont quelques-uns furent graves. Le froid étoit

par intervalle douloureux, *ostéocope*, le malade se sentoit anéantir; il vomit son dîné, et des matières mêlangées de bile et d'humeurs gastriques. La tête faisoit grand mal. Il y avoit des anxiétés *précordiales, qu'une déjection alvine* parut terminer. La chaleur fut plus violente; la tête parut s'embarrasser. La moiteur sembla vouloir s'établir à diverses reprises. Le malade paroissoit agité, la physionomie étoit altérée; la boisson excita trois fois des *vomiturations*, et il y eut un météorisme gastrique prononcé; des bouffées d'une chaleur très-*intense* venoient établir une certaine irrégularité dans le chaud fébrille même qu'accompagnoit la soif, qui cependant n'avoit rien de proportionné avec l'ardeur; l'inquiétude, une respiration grande et pénible, et un affaissement qui, sans être considérable, ne laissoit point que de *trancher* avec le peu de tems qui s'étoit écoulé, depuis la *læsion* sensible des fonctions. Ce ne fut qu'après un intervalle de deux fois vingt-quatre heures, que la fièvre tomba avec la chaleur. Le malade ne sua point; mais sa peau parut devenir naturelle; il dormit quelques heures, et sans être bien reposé par le sommeil, il se trouva tranquille.

Le troisième jour, l'émétique étoit pré-

paré ; mais la bouche n'avoit rien de mauvais, et dans l'espoir que le repos rétabliroit complétement ses forces, *ce remède fut différé*. Le quatrième jour le mieux fut plus sensible. On pouvoit naturellement inférer de l'état dans lequel se trouvoit le malade, qu'il avoit été travaillé d'une fièvre éphémère forte, (*quel aveuglement, et quelle sécurité !*) et que n'avoit point à redouter son retour : les cinquièmes et les sixièmes jours furent calmes ; mais le septième, à la même heure où la fièvre avoit pris six jours auparavant, il y eut de nouveau un frisson violent qui dura cinq heures. La chaleur continua pendant quarante heures, et le malade succomba à ce retour *fébrille*, après des vives angoises et un assoupissement qui ne céda à aucun secours de l'art; (*ce qui assurément n'étonna pas M. Baumes, puisqu'il croyoit que son malade n'étoit pas en danger.*)

Je reviens sur cette narration, aussi lugubre que mal faite, et en prenant M. Baumes par ses propres paroles „ le troisième jour, nous dit-il, l'émétique étoit préparé ; mais la bouche *n'avoit rien de mauvais, et ce remède fut différé*. Je ne serois pas surpris qu'un jeune écolier commit une pareille

faute ; mais que dois-je penser d'un professeur de l'école de Montpellier qui la commet, et qui ne rougit pas de l'avoir commise, puisqu'il s'en vante. Où est donc l'aphorisme de notre premier maître, *principiis obsta* ? Où est donc cette pratique universalement reconnue, que dans les fièvres putrides, intermittentes, remittentes et pernicieuses, il faut se hâter d'évacuer l'estomac et les premières voies, là ou git le foyer fébrille? Où est donc enfin cet œil vigilant du vieux praticien, qui ne laisse jamais échapper le moment d'évacuer dans toutes ces sortes de fièvres ? à moins qu'il n'y eût une contre-indication, ce dont M. Baumes ne nous dit rien dans son observation. Cet œil vigilant n'est pas celui de notre professeur sans doute, puisque non seulement il n'opéra pas le troisième jour, et que dans le quatrième, cinquième et sixième, il resta dans la même inaction, qui est celle d'un médecin beaucoup trop expectant : c'est-à-dire celui qui médite sur la mort. Aussi vit-il arriver le septième jour un frisson violent qui dura cinq heures, auquel succéda une fièvre très-violente, que M. Baumes appèle un mouvement fébrille, qui emporta son malade. Nous pouvons donc dire ici, sans

crainte d'exagérer, *et in fine confusio.* S'il falloit disséquer plus scrupuleusement la conduite médicale de M. Baumes, je le ferois rougir plus d'une fois, si jamais le front d'un folliculaire pouvoit rougir.

Seconde Observation de M. Baumes, insérée à la suite de la première.

Mlle. B***. âgée de 18 ans, (*il est prudent à lui de ne pas la nommer, puisqu'il va être question d'une plus grande sottise et de la mort inopinée de cette jeune malade*) douée des biens de la fortune, et née d'une famille extrêmement honnête, assista à un bal qui se donna dans un village; elle se livra au plaisir de la danse, et le lendemain elle eut un accès de fièvre *benin*, dans lequel on ne fut frappé que d'un état tant soit peu pénible de la respiration. Le deuxième jour fut bon; il y eut une reprise le troisième jour; on vint à la ville le quatrième, et je vis la malade le cinquième jour au commencement du troisième paroxisme. La malade étoit un peu oppressée, et ce symptôme étoit le seul remarquable. Mlle. ***. n'étoit pas de grande taille; elle avoit les *chairs fermes (a)* et assez

(*a*) *Vous auriez mieux fait de vous taire, en vous rappelant* que Juvenal nous a dit : *maxima debetur pueris reverentia.*

d'embonpoint; ses règles couloient en *quantité très-moyenne pendant les tribus lunaires.* Ces considérations me portèrent à ordonner une saignée du bras pour le période de chaleur de l'accès. Cette saignée ne fut pas faite, (et pourquoi ?) le sixième jour une potion émétique fut administrée; un vomissement aisé produisit un peu de matière bilieuse, quelques mucosités et de l'eau; il y eut une selle : l'effet du remède ne fut conséquemment point *très-saillant.*

La malade n'avoit que des symptômes très-ordinaires dans les trois périodes de froid, de chaud et de moiteur. La dispnée qui les accompagnoit étoit modérée, et c'étoit, ainsi que l'on a déjà fait remarquer, que ce symptôme étoit dominant. La saignée proposée pour la seconde fois, nécessitée par les raisons qui ont été présentées et combattues par la crainte de la bile, (*quelle raison grand Dieu, quelle ineptie !*) fut encore différée. Le huitième jour fut calme à un peu de foiblesse près, justifiée par sept jours de maladie, (*j'ajouterai par sept jours d'inconduite*) et par la diète; on ne plaça aucun *remède conséquent* (a). Dans l'accès

(a) Un remède conséquent ! Je prie M. Baumes

qui survint le neuvième jour, et qui étoit le cinquième, la respiration fut plus pénible : la malade avoit une peine profonde à faire les mouvemens du *thorax*, tandis que la modération des autres symptômes déposoit en faveur de la *bénignité apparente du mal.* Cependant la crainte d'une fluxion de poitrine fit vaincre la répugnance qu'on avoit manifestée contre la saignée; elle fut faite, elle ne donna pas un sang dont les appasrences étoient naturelles, elle ne soulagea pas d'une manière évidente. Une médecine fut ordonnée pour le lendemain matin, c'étoit le dixième jour de la maladie. L'émétique administré le sixième jour n'avoit pas opéré des évacuations *conséquentes.* Il y avoit dans chaque redoublement un symptôme dominant quoique *benin*; le quinquina à la dose d'une once en quatre parties égales fut ordonné, pour en faire usage après l'opération du purgatif. L'administration de ces médicamens étant ainsi convenue, je me permis une absence de vingt-quatre heures, que des affaires impérieuses nécessitoient, et que permettoit d'ailleurs la rémission et

---

de m'expliquer comment un remède peut être conséquent, à moins qu'il ne le prenne pour un sillogisme.

presque l'apirexie de la fièvre. (*On voit par ces dernières paroles, que M. Baumes rassura les parens de cette Dlle. avant son départ*). Le onzième jour étoit paroxistique; l'accès débuta à l'ordinaire à midi; mais la difficulté de respirer ou la dispnée intermittente fut réellement suffocative, et accompagnée de la suppression des battemens du pouls, (*symptômes vraiment spasmodiques*) d'un froid marqué, de la décomposition totale de la physionomie ; autrement la malade jouissoit de tous ses sens, elle ne demandoit qu'à pouvoir respirer pour être guérie.

Pendant huit heures, l'alarme que donna ce redoublement, qui étoit le sixième, fut complète; mais les frictions chaudes soutenues, le vin pur, l'eau-de-vie, les potions alcoolisées, les odeurs stimulantes, les synapismes, les vésicatoires concurremment administrés, reveillèrent les battemens de l'artère; la chaleur fut très-peu développée, et une moiteur *fraîche* termina l'accès. L'aspect de la face s'améliora, sans être néanmoins pleinement naturel.

La médecine donnée le jour précédent avoit produit de l'effet; quelques selles faciles avoient amené une matière de bonne qualité, et soit l'évacuation dont on atten-

doit le plus heureux succès, soit la répugnance d'une jeune personne, que l'on ne cherchoit que trop à complaire, firent que le quinquina prescrit, ne fut pris que très-incomplètement ; il n'en fut pas réellement administré plus de demi once ; mais le danger du dernier paroxisme ôta toute difficulté sur la nécessité de placer le fébrifuge à la plus haute dose. Il fut fait une décoction de trois onces de cette substance pour quatre verres, dans chacun desquels on mit trois gros de quinquina en poudre ; mais comme l'estomac ne pouvoit pas digérer tant de quinquina, sur chaque dose on avoit soin de donner une quantité de bon vin d'Espagne, dont la malade se trouvoit très-bien. Depuis midi du treizième jour jusqu'à cinq heures du soir, c'est-à-dire, pendant cinq heures, la malade tranquille sans redoublement offroit l'espoir d'une guérison d'autant plus *sûre*, qu'elle avoit pris pendant la rémission cinq onces de bon quinquina. (*Quelle profusion, quelle confiance, quel espoir de ramener à la vie une malade ainsi traitée*). Cet accès, le septième de la maladie, débuta cependant après cinq heures, et dans demi heure le pouls fut éclipsé. La suffocation augmenta ; le visage devint hypocra-

tique, et la malade qui se plaignoit d'avoir le poulmon dans une cage de fer (*ce qui entend une contraction spasmodique, dont M. Baumes ne connoît pas les effets*), expira quatre heures après, en demandant tranquillement qu'on la fit respirer, c'est-à-dire, *qu'elle mourût étranglée.*

Que vois-je dans cette seconde observation, publiée par M. Baumes sans savoir ce qu'il faisoit, à moins qu'il ne voulût remplir sa feuille, comme cela arrive souvent aux journalistes? Qu'y vois-je, dis-je? si ce n'est l'impéritie la plus manifeste; puis qu'après avoir avoué que les règles de la Dlle. de 18 ans couloient très-peu tous les mois, il ne sait pas en tirer la conséquence la plus naturelle, en faveur de l'état spasmodique de la matrice, qui s'opposoit à cet écoulement salutaire, d'où provenoit la suffocation ou la dispnée hystérique; et alors il auroit jugé sainement de l'état de sa maladie; il auroit débuté par la faire saigner au pied; il l'auroit livrée ensuite à un émétique et à une copieuse boisson d'eau de poulet ou de veau, avant de recourir au fébrifuge et aux purgatifs, et il ne l'auroit pas gorgée infructueusement de cinq onces de quinquina, soutenu par le vin d'Espagne, et cette

jeune patiente, victime de l'art, n'auroit pas succombé.

Ha! *M.* Baumes, vous êtes professeur de l'école de Montpellier; vous êtes chargé de la nosologie : tenez-vous en là. Ne vous mêlez donc que de la nomenclature, plus ou moins empoulée des diverses maladies auxquels l'homme est sujet; copiez mot à mot M. de Sauvages (*car vous ne ferez jamais mieux que lui*), et ne vous mêlez jamais de traiter des fièvres continues, putrides, intermittentes ou remittentes, comme il vous plaira de les nommer, puisque vous n'y entendez rien, ainsi que vos deux observations le prouvent sans pouvoir vous en défendre.

J'ajouterai, non sans peine, que votre journal est un vrai cloaque d'impureté médicale; et en effet, qu'on le lise et qu'on le relise tous les mois, on n'y trouvera que des détails de cette espèce. Ce sont des lugubres descriptions, soutenues par une théorie fausse, adaptée aux tems et aux circonstances d'une politique médicinale, avec laquelle on fait aujourd'hui à Montpellier de très-mauvais médecins : sachez après cela, M. Baumes, que lorsque vous vous aviserez de parler de moi avec mépris, je saurai vous le rendre avec usure, attendu que vous m'en fourni-

rez souvent l'occasion ; supposé que je veuille en prendre la peine.

Je dirai bientôt que pour cacher votre marche, vous employez des termes barbares qui ne s'entendent que des médecins et non du public, qui aimeroit à s'instruire pour se passer de vous : en voici quelques-uns pris au hasard dans vos observations ; *froid ostéocope, anxiétés précordiales, déjections alvines, vomiturations, météorisme gastrique, jours paroxistiques, entité, intense, dispnée, apirexie*, etc.

Je viens de lire dans ce même journal, une certaine note relative aux ouvrages qui ont été traduits en langues étrangères, et je dis que s'il prenoit fantaisie à M. Baumes de ne pas croire aux différentes traductions qui ont été faites de mes œuvres en langues étrangères, et de les dénoncer comme apocryphes, ce dont il est bien capable, je les citerai ci-après.

En Italie : *Saggio sopra le affezioni vaporose, opera di Pomme figlio ; in Napoli* 1765. *Presse Guieseppe Raimondi.*

En Espagne : *Nuevo methodo para curar flatos, hypocondria, vapores, etc. D. Pomme, traducido por el Doct. Alsinet, Madrid* 1776.

En Angleterre : *A treatise, on hysterical, and hypocondriacal, etc. Doct. Pomme, With à preface by John Berkenhout M. D. London, printed for P. Elmsly in the strand.* 1777.

DIXIÈME OBSERVATION.

OBSERVATION sur une fièvre putride nerveuse, suivie d'un melæna.

Par M. MENARD Médecin, Secrétaire de la Société de médecine de Montpellier, l'un des rédacteurs des annales (*a*).

APPELÉ auprès d'une femme, âgée de 22 ans, nous dit M. Menard, je n'aperçois d'abord que les signes d'une fièvre gastrique ordinaire; mais cette femme avoit montré dans son enfance des signes d'un vice scorbutique; elle avoit éprouvé en outre, les chagrins cuisans d'un amour malheureux. Elle ne présentoit à son nourrisson que des mamelles presque taries par la douleur et la misère. C'est dans cet état que cette jeune femme est attaquée de la fièvre putride nerveuse dont parle M. Menard, laquelle fut suivie, dit-il, d'un *melæna*; (*morbus niger Frederici Offmani, melaina nousos Hippocratis; cholirica Moronii, Guarrinioni; fluxus splenicus Gordonii; nigras defec-*

(*a*) Voy. le Journal de floréal, pag. 224.

tiones Schonkii; dyssenteria splenica Bellonii; maladie noire enfin de Vandermonde). *Ea est*, nous dit M. de Sauvages, *quæ melancolicos accidit post febres putridas, etc.* (b) Telles sont les qualifications que j'ai cru devoir ajouter à la description trop succincte de M. Menard, au profit du lecteur, sans prétendre critiquer ce médecin estimable; mais ou contraire le louer, en reconnoissant qu'il a traité cette maladie avec méthode et avec le plus grand discernement. Aussi M. Menard a-t-il eu la satisfaction de sauver sa malade du danger imminent auquel elle étoit exposée.

Je dirai, ensuite, que cette maladie étoit nerveuse sous un double rapport, c'est-à-dire par les symptômes qui l'ont caractérisée, tels que le tremblement convulsif de tous les membres, les subresaults dans les tendons, la chaleur âcre et brûlante, etc. mais encore par l'état de tristesse et de mélancolie, dans lequel cette jeune femme étoit plongée, ce qui donna lieu à cette collection de matière atrabilaire ou bile noire, qui caractérise cette espèce de fièvre putride; et ce qui a produit ces variations capricieuses

---

(a) De Sauvages, *Nosol. method.* tom. X, p. 96.

dont parle M. Menard. Variations qui le forcèrent à changer de traitement; c'est à-dire, qu'après avoir employé les évacuans sous toutes les formes, le camphre et le quinquina à forte dose, il fallut recourir à l'eau froide, aux tisanes rafraîchissantes acidulées, aux fomentations d'eau froide sur le ventre météorisé; il auroit pu ajouter les lavemens d'eau froide, la glace même en substance, pilée et avalée par petit morceau de tems en tems, ce qui auroit accéléré la guérison.

On voit par le récit de M. Menard, que ce sont-là les remèdes, qui, employés après les évacuans, ont triomphé de la maladie et de la mort. Je dirai encore que cette méthode curative m'appartient, ce que M. Menard ne pouvoit pas ignorer, et cependant il a eu soin de ne pas me citer, à la suite d'autres auteurs dont il a fait mention dans son récit, dans la crainte, sans doute, de déplaire à M. Baumes. Mais en mettant de côté cette petite réticence, qui ne m'affecte pas beaucoup, je ne dirai pas moins que M. Menard s'est conduit d'après l'aphorisme qui dit, *à juvantidus et lædentibus sumuntur indicationes curativæ*; qu'il s'est conduit, dis-je, en praticien éclairé, et en médecin de Montpellier de l'ancienne école à laquelle j'ai

l'honneur d'appartenir : il auroit dû s'en tenir là ; mais pour faire sa cour à M. Baumes son confrère, il a cité très-gratuitement des observations que celui - ci avoit présentées ci-devant à la société ; observations qui ne coincident aucunément avec celle de M. Menard *(a)*. C'est de cette manière que ces Messieurs, intéressés à remplir leur feuille hebdomadaire, et à se louer réciproquement, se prêtent mutuellement la main ; qu'ils se frottent, qu'il se grattent; ce qui s'entend parfaitement.

Je demande à présent aux personnes impartiales, si c'est de cette manière que l'on doit travailler aux progrès de notre art, et si la réticence de M. Menard, sur l'emploi

---

(*a*) Je viens de lire les observations auxquelles M. Menard nous renvoit, et j'y ai trouvé un mort; car M. Baumes se familiarise depuis long-tems avec la mort : quant à la description de la maladie citée, c'est une affection scorbutique et non atrabilaire ; ce ne sont d'ailleurs que des mots et des paroles, et puis rien. *Sunt verba et voces, prætereaque nihil.* J'ajouterai que l'exposé est accompagné de mots tous plus barbares, et pour tout dire médicaux ; car ces Messieurs ont un idiome à eux propre, pour qu'on ne les entende pas.

postérieur

postérieur de l'eau froide ou la glace, et surtout des fomentations d'eau froide appliquées sur le ventre météorisé, pratique qu'il a puisée dans mes œuvres, n'est pas d'une partialité révoltante; si cette réticence placée à côté de l'observation de M. Baumes, citée dans le même journal, ne met pas en évidence le bout de l'oreille qui a percé.

Vous permettez donc, Messieurs de Montpellier, de vous dire que vous tournez autour *du pot*, sans oser vous déclarer ouvertement pour moi, et pour cause; mais je vous prédis que les malades eux-mêmes vous y forceront tôt-ou-tard : vous attendez, dit-on, que je ne sois plus; mais deviendrez-vous meilleurs après ma mort? ne ferez-vous pas pis encore? Si la vie des pères paroît souvent trop longue à des enfans ingrats, vos démarches journalières, tout ce que vous dites contre moi et contre ma doctrine, vous place au rang de ces enfans maudits de Dieu et de la nature; puisque vous refusez de rendre hommage, de mon vivant, à des préceptes et à des découvertes, dont je vous ai fait part avec tant de générosité. Je vous ai appris la vraie médecine; c'est celle d'Hippocrate, dépouillée de tout système ambigu, hypothétique, avec

lequel vous vous êtes égaré des préceptes de ce grand homme; et au lieu de m'en témoigner votre reconnoissance, vous me calomniez dans vos sales écrits, pour ne pas vous prêter à la réforme que je sollicite depuis si long-tems. Cette réforme est pourtant nécessaire, pour ne pas dire indispensable; puisque sans elle vous ne guérirez jamais vos malades; mais au contraire, vous tuerez tout ce qui s'approche de vous.

Je vous offre enfin la clef du dédale dans lequel vous vous égarez volontairement; il ne tient qu'à vous de la prendre et de vous en servir : il ne s'agit pour cela, que de reconnoître avec moi l'état nerveux que je proclame depuis si long-tems. Sachez qu'il se mêle à tout et partout; sachez aussi que cet état nerveux n'est autre, que la trop grande tension de la fibre, et cette extrême sensibilité qui en dérive; que c'est lui enfin qui fournit la cause immédiate de la plus grande partie des maladies chroniques, et plus souvent encore une complication redoutable dans les maladies aiguës, comme M. Menard vient de l'éprouver dans la maladie citée; et alors vous aurez trouvé le fil du dédale, dans lequel la trop grande science, (avec toutes les hypothèses qu'elle enfante

chaque jour) vous a égarés. Vous serez sobres dans vos remèdes ; vous vous livrerez avec moins de répugnance aux plus simples et aux plus doux ; vous guérirez, et vous serez béni des humains. C'est alors, qu'ayant goûté cette douce consolation, la seule qui puisse nous récompenser de nos peines, vous pourrez vous glorifier d'être médecins. On lira sur vos fronts, (*il lutte contre la mort, il lui arrache sa proie*) et vous vivrez après elle. On dira enfin de vous, ce que la reconnoissance a dit de moi.

Aliis vitam, immortalitatem sibi.



ONZIÈME OBSERVATION.

Je n'aurois pas rempli ma tâche, si je me bornois aux observations qui plaident contre le quinquina, il me reste à fournir des exemples contraires; ce sont ceux où le quinquina est toujours nécessaire; car j'ai dit dans mon opuscule, qu'il triomphoit dans la fièvre d'accès simple, dans la fièvre d'accès maligne, que l'on appèle pernicieuse, et dans la fièvre putride d'un mauvais caractère. Ce sont des observations cliniques de cette espèce que j'ai à fournir, les voici.

M. Nalis, Curé de la paroisse de la Major, âgé de 45 ans, exposé par son ministère aux influences de l'atmosphère épidémique, en l'an 10, en est gravement affecté. C'est une fièvre maligne qui se déclare. Cette espèce de fièvre étoit caractérisée chez lui, par l'assoupissement, la surdité, le délire obscur, les subresaults dans les tendons, la langue sèche, noire et chargée, la prostration des forces, etc. M. Bret son médecin, trop éclairé pour s'y méprendre, reconnut cette fièvre telle que je viens de la caractériser. Il donna d'abord un émétique, et après

l'effet de ce remède, dont il ne fut pas trop satisfait, il m'appèle au conseil. Notre avis fut unanime, il ne pouvoit pas y en avoir d'autre ; nous eumes recours aux vésicatoires pour relever le ton des solides, qui paroissoient visiblement engourdis ; nous passâmes de là aux apozèmes de quinquina associé aux purgatifs ; on donna par cueillérée une potion alexitère ; on purgea, en outre, trois fois par des intervalles réglés : il fallut néanmoins revenir une seconde fois à l'émétique, dans un moment où nous crûmes tout perdu, et à une seconde application des vésicatoires, que nous plaçâmes sur les cuisses ; nous employâmes enfin le camphre dans la potion alexitère et en lavement, et nous eumes la satisfaction de réussir. Ce fut le vingt-unième jour de la maladie que M. Nalis fut sauvé.

Mlle. L**. âgée de 55 ans, d'un tempérament bilieux et atrabilaire, éprouvoit depuis quelque tems certaines éruptions cutanées ; elle avoit des clous qui annonçoient l'alliage d'une matière étrangère. Elle les pensoit avec un onguent qu'elle fait elle-même pour les pauvres ; elle ne faisoit aucun cas de cette incommodité. Instruit de ce que j'aurois dû savoir plutôt, je voulus la soumettre à l'ouverture d'un cau-

tère ; mais elle s'y refusa long-tems ; forcée enfin d'obéir aux sollicitations de ses amis, parmi le nombre desquels elle me permet de me compter, elle sut vaincre sa résistance, et le cautère fut ouvert sur un bras. Mais à peine cette opération fut achevée, qu'une fièvre putride d'un mauvais caractère se manifesta, et fit craindre pour les jours de la malade. Les symptômes n'étoient pas équivoques. Fièvre violente, avec des redoublemens marqués, langue noire, sèche et chargée, assoupissement, etc. Mlle L**. fut émétisée le lendemain de l'invasion de la maladie. Ce remède opéra avec succès ; il procura des évacuations abondantes d'une bile verte ou poracée, et le troisième jour un érysipèle phlegmoneux se manifesta sur le bras gauche, là où l'on avoit fait le cautère. Des vessies parurent aussitôt, l'épiderme se détacha tout entier, ce qui annonçoit un caractère de malignité peu commun.

Je ne doutai plus alors que la matière qui avoit procuré les boutons ou les clous, ne fût atrabilaire ; et j'en conclus, que le sang étoit inondé de cette même matière ; que c'étoit elle qui avoit procuré les clous, la fièvre et l'érysipèle, et qu'il falloit l'évacuer promptement par les voies inférieures. Mlle. L **.

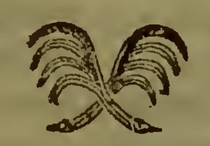
fut purgée deux fois par intervalle, indépendamment de l'émétique et des apozèmes purgatifs avec le quinquina qu'elle prit chaque jour. Les évacuations furent très-abondantes ; tandis que l'érysipèle faisoit son cours accoutumé, et qu'il parcouroit les épaules, la tête, le visage et la poitrine, et par ces secours administrés avec précision, la maladie se termina le dix-septième jour.

J'ai publié dans les différentes éditions de mon Traité des Affections nerveuses, quelques observations de cette espèce, pour prévenir le réproche que l'on auroit pu me faire de ne connoître d'autres remèdes que l'eau de poulet et les bains. Ces observations prouvent évidemment, qu'avant d'avoir enfanté ma théorie et ma pratique sur les maux des nerfs, j'avois été enivré, comme tant d'autres, par ces idées médicales et pharmacéutiques que mes maîtres m'avoient enseignées à Montpellier. Je croyois à la turgescence de M. Fizes (*materia turget*), et à cette *saburre* dont on ne parle plus aujourd'hui qu'avec dégoût ; et j'avois commis de très-grandes fautes, tant dans les hôpitaux que dans la ville ; disons mieux : j'avois fait de cette pratique banale une selle à tous chevaux, à l'exemple des médecins de Mont-

pellier ; et en effet, si on ouvre le recueil de leurs consultations, que l'on a fait paroître sans doute par dérision, on y voit une monotonie fastidieuse dans toutes leurs ordonnances, à laquelle on a donné depuis long-tems le nom satyrique, de selle à tous chevaux. On avoit déjà dit avant moi, que M. Fizes, qui étoit consulté de toute la France, donnoit les mêmes remèdes pour tous les maux, c'est-à-dire pour tous les vaporeux qui réclamoient ses secours, et on ne se trompoit pas, ainsi que je l'ai prouvé ailleurs. Tronchin ne se conduisoit pas autrement, c'étoient des pilules, et toujours des pilules, dont il donnoit la recette sans prendre la peine de répondre aux questions qu'on lui faisoit, il en en auroit donné *un picotin à celui qui auroit perdu son chien.*

Que nous reste-t-il à dire après cela, si ce n'est *pereat mundus* ; ce fut toujours là le langage de ces Messieurs, ils n'en ont jamais eu d'autre, tout en se moquant de ceux qui étoient assez dupes pour les adorer comme des divinités : c'est à nous aujourd'hui à les aprécier. Il n'est pas moins vrai que l'on pourroit me faire le même réproche; mais en ordonnant l'eau de poulet et les bains à tous les vaporeux qui ont recours à moi, je ne

peux pas leur faire beaucoup de mal, si je m'égare ; au-lieu que les pilules de Tronchin, et les médecines de Fizes avoient empesté toute la France, quand j'ai paru à Paris après eux. Prenez donc garde à vous, Messieurs de Montpellier ; car si jamais on se ravise (ce qui arrivera tôt-ou-tard), vous serez délaissés, et c'est précisément là votre secret, que je n'aurois jamais révélé, si M. Baumes eût su respecter un collégue connu en France par ses succès, et dans l'étranger par ses œuvres.



CONCLUSION.

Concluons de ces débats toujours plus scandaleux, que si jamais on change de méthode, et que l'on reconnoisse avec moi que le tempérament nerveux est aujourd'hui le plus commun; puisque les deux tiers, au moins, des maladies chroniques lui sont réservés (sans que l'on puisse rien rabattre de ce calcul), par l'effet de la dégénérescence de l'espèce humaine; si, dis-je, on est une fois convaincu de cette vérité, on cessera de mutiler les humains. L'école de Montpellier est le foyer de cette corruption d'idées et d'erreurs. Tous les élèves qu'elle fait arrivent chez eux imbus des préjugés qu'on leur a inspirés, et ces mêmes élèves deviennent innocemment les bourreaux de leurs concitoyens. Les mémoires que je reçois de tous les départemens, et les malades qui viennent à Arles, soit pour me consulter, soit pour se confier à mes soins, étayent cette assertion. On veut attribuer toutes les maladies chroniques au relâchement des solides et au vice des humeurs; cette fausse théorie est préconisée dans les écoles et dans les jour-

naux, et la pharmacie y trouve son compte; c'est ainsi qu'on en impose à un peuple toujours crédule, avec lequel on passe pour très-savant; et quand on trouve l'occasion de censurer ma doctrine, on le fait avec une impudeur qui décèle la partialité la plus blamable et la plus criminelle.

On aura peine à croire que le libelle injujurieux qu'un médecin d'Arles, témoin de mes succès, a lâché contre moi, en censurant mon opinion sur l'abus du quinquina, ait été annoncé avec emphase dans le journal de médecine, qui se fabrique à Montpellier, dont M. Baumes, professeur de cette école, est le rédacteur, ce qui découvre une coalition manifeste avec l'auteur de ce libelle; c'est de cette manière que l'on se fait des prosélytes et des *aboyeurs* dans toutes les villes et villages, où toute la bibliothèque de ces subalternes consiste, le plus souvent, à ce journal. Je veux bien croire qu'un intérêt sordide et mercantile entre pour quelque chose dans cette affaire; mais que ce soit venin ou poison, ce n'est pas moins une peste que l'on répand pour entretenir la douce correspondance. Mais accoutumé depuis long-tems aux complimens agréables que je reçois de la part des journalistes, et

d'en faire parade, je ne tairai pas ceux de M. Baumes, parce qu'il a emprunté le style indécent de son prosélyte. Les voici.

L'ouvrage en question avoit été publié, nous dit ce journaliste, en robe rouge et en bonnet quarré, pour venger la méthode de traiter les fièvres des pays marécageux, des imputations *excitées* par le *faux esprit* et le *demi savoir*. C'est un service rendu, sans doute, à la bonne médecine, (oui bonne pour le médecin, et non pour le malade) et la doctrine de M. Laudun se rattache par tant de faits (que l'on ne cite jamais), à ce que l'observation a de plus sacré, qu'elle ne sauroit être contestée, que par ceux *qui ont appris dans les voies de l'empirisme l'art dangereux d'attaquer les vrais principes par des mots, de la jactance et une ridicule prétention.*

Telles sont les expressions franches et loyales de M. Baumes. On avouera sans peine, que c'est payer bien généreusement le prosélytisme de son cliant, que de se montrer son apôtre, et d'applaudir ainsi aux sarcasmes de sa fureur. Mais est-ce bien M. Baumes, professeur de l'école de Montpellier qui parle ainsi? non : c'est Baumes journaliste, ce folliculaire gagé : en ce cas je suis en droit de lui répondre avec Voltaire.

Je m'engageai sous l'espoir d'un salaire,
A travailler à son hebdomadaire ;
Je critiquai sans esprit et sans choix,
Et je mentis pour dix écus par mois.

Je reprends, et je dis que ce n'est pas pour rien, que l'on s'obstine à suivre la routine ; on a des fortes raisons, comme l'on voit, pour employer le musc, le camphre, l'eau de fleurs d'orange, le castoreum, le quinquina avec profusion et à forte dose, contre une maladie que l'on se plait à rendre incurable ; on pousse la cruauté jusqu'à se moquer de ceux et celles qui en sont malheureusement attaqués. Une fois que l'on a prononcé que ce sont des vapeurs, on lève les épaules ; on rit de ceux qui sen occupent sérieusement ; on renvoit ces sortes de malades avec mépris, et s'il faut enfin se débarrasser de leur importunité, on leur donne du froid ou du chaud, et souvent de tous les deux à la fois, avec cette indifférence qui fait la honte de ceux qui, par état, devroient respecter l'humanité souffrante, et ne s'occuper que de son soulagement. On veut enfin ne reconnoître que le relâchement de la fibre nerveuse et non la tension, ou l'un et l'autre tout ensemble, ce qui est plus commode ; on

veut absolument recourir à la pharmacie, là où elle n'offre que des poisons, ce qui est lucratif, bien entendu que l'on compose avec elle (a). On se pâme de joie, on s'extasie à la vue de son arsenal redoutable; on grossit son répertoire tant que l'on peut, en appelant à son secours les nouvelles découvertes du nouveau monde. La chimie toujours féconde fournit son contingent avec usure; les antispamodiques, soi-disant, sont toujours employés, quoiqu'ils agissent en sens contraire, et c'est avec une prédilection marquée. Les médecins d'aujourd'hui intéressés à se couvrir d'un voile plus ou moins mystérieux, se voyant à découvert, depuis que l'on écrit en françois, empruntent un autre langage; ce sont des termes nouveaux, tous plus barbares, avec lesquels ils voilent

---

(a) Un apothicaire de Paris, celui de Mde. la M. de Beson, vint m'offrir le jour de l'an une pièce de velours pour un habit; je me récrie, et je refuse. L'apothicaire voulant forcer ma résistance ne manque pas de me dire que c'étoit l'usage pour tous les médecins accrédités; mais cet apothicaire ne me connoissoit encore que de nom, il fut éconduit fort honnêtement, et la pièce de velours servit sans doute pour un autre.

leur conduite, pour tromper les humains et pour les tenir sous leur dépendance.

O hommes de mauvaise foi! vos desseins sont connus; vous ne nous tromperez plus. Un prophète a déjà dit de vous, ce que je répète ici avec courage : *ostendam gentibus nuditatem tuam*, oui votre nudité est à découvert; toutes les nations s'en aperçoivent. Viendra bientôt le tems où l'on se passera de vous : si jamais la France ouvre les yeux sur vous, à l'exemple du Roi de Prusse, elle s'apercevra que vous travaillez à la dépeupler ; et si Rome vous a chassé une fois de son sein pour cette même cause, craignez, si vous ne changez promptement de conduite, que notre Gouvernement plus éclairé que ne fut jamais celui des Romains, n'imite son exemple. Le mépris dont il vous honore en vous assimilant aux plus vils artisans, présage déjà le sort qui vous attend.

Quoiqu'il en soit, j'écrirai tant que je vivrai contre vous tous, pour venger les humains de tant d'outrages. Je dévoilerai la turpitude du journaliste Baumes, en guérissant les malades qu'il me renvoit. Son faux esprit, son demi savoir, sa jactance, ses mots vuides de sens, ses ridicules prétentions, sa triste réputation, enfin, feront le

reste. Je suis à l'abri du soupçon d'une rivalité suspecte et intéressée, mes motifs sont connus ; mes sentimens sont au dessus de la bassesse d'un écrivain stipendié ; je ne demande rien à personne ; je ne suis jaloux de personne, et je déclare à l'univers, que toutes les fois que l'on vient m'arracher de mon jardin, pour des malades qui viennent de loin ou de près pour se confier à mes soins, je commence par les plaindre ; parce que je suis déjà assuré que ce sont des victimes de l'art ; mais je me plains à mon tour, puisqu'ils troublent mon repos.

Telle est la profession de foi par laquelle je termine ce recueil d'observations, pour et contre le quinquina, et non contre l'emploi de ce puissant spécifique, quand il est indiqué et sagement administré ; exemple en soit montré aux observations que j'ai consignées ici en sa faveur, c'est-à-dire, dans les fièvres d'accès simples et sans complication nerveuse ; dans les fièvres putrides, pernicieuses et malignes, et encore dans la gangrène, dont j'aurois pu citer des exemples, si j'avois voulu sortir de mon plan. Il n'y avoit donc pas de quoi se récrier sur ma doctrine, puisque c'est celle de tous les médecins prudens, vivans et morts, qui ont

regardé

regardé le quinquina depuis sa découverte, comme le seul spécifique de la fièvre ; mais qui savent aussi ne pas le prodiguer, et ce n'est que sur cette prodigalité que porte ma censure ; ce que le journaliste Baumes n'a pas su distinguer avant de m'attaquer avec autant d'indécence. La passion l'a tellement aveuglé, qu'il n'a pas respecté l'expérience d'un vieux médecin, pour avoir le plaisir de me dire des grossiéretés et des injures, sans toucher à la question ; car censurer l'abus d'un remède quelconque, ce n'est pas le rejeter, tant s'en faut, puisque l'abus ne vient qu'après son emploi. N'en est-il pas de même pour tous les spécifiques? Le mercure par exemple n'exige-t-il pas la même retenue dans ses effets ? La ciguë, l'aconit, la belladona ne sont-elles pas soumises à la même réserve ? Les vésicatoires si vantés par Baglivi n'ont-ils pas subi par son apologiste la même restriction (a)? Tous les médecins qui nous ont tracé le traitement de plusieurs maladies, n'ont-ils pas terminé leur instructions par nous prévenir contre l'abus des remèdes qu'ils nous proposent (b) ? Tous

---

(a) Baglivi, *de usu et abusu vecicantium.*

(b) Offman, *Cautelæ et Obser. clinicæ.*

les auteurs enfin qui ont écrit en faveur du quinquina, ont-ils oublié de nous prévenir sur l'abus que l'on pouvoit faire de ce spécifique précieux (a)? Un auteur moderne, qui fait honneur à l'école de Montpellier, d'où il étoit sorti (b), fait plus encore; puisqu'il nous dit en généralisant cette précaution, après avoir étalé une pharmacopée toute entière, *plura hic habes ut pauca seligas.* Qui est-ce enfin qui ne met aucune restriction dans l'emploi des remèdes quels qu'ils soient, sans en excepter l'eau de poulet, qui seroit également dangereuse pour celui qui en feroit excès, ou s'il la plaçoit mal à propos? Qui est-ce? le journaliste Baumes; je ne connois que lui et ses prosélytes, puisqu'ils ont le courage de se récrier sur ma doctrine. S'ils cherchent des partisans de leur opinion, ils les trouveront dans ces hommes exaltés comme eux, qui, sortant de l'école, se livrent sans retenue à cette pharmacie brûlante, avec laquelle ils incendient les villes qu'ils choisissent pour exercer leurs talens destructeurs; ce sont ceux qui, armés d'un écritoire et d'une plume, ne sortent jamais

---

(*a*) Sydenham, Torti et autres.

(*b*) Combalusier, Traité des maladies venteuses.

de chez leurs malades sans y laisser un *recipe*, quoi plus un *recipe*. Malheur à cette ville qui possède dans son sein de pareils guérisseurs.

C'est à ceux-ci que M. Combalusier s'adresse, quand il leur dit : *plura hic habes ut pauca seligas*. Celse, plus prévoyant encore que Combalusier, s'apercevant que les médecins de son tems prodiguoient aussi les remèdes, leur donne une meilleure leçon, en leur disant dans son épouvante : *diferre quoque pro naturâ locorum genera medicinæ, et aliud opus esse Romæ, aliud in Egypto, aliud in Gallia*; prenez donc garde à la nature du climat que vous habitez, leur disoit-il, ne soyez pas si prodigues des remèdes dans le nôtre ; et le climat de Celse étoit le même que celui que nous habitons, qu'on en tire la conséquence (a)? Raymond de Marseille avoue enfin que toutes les hydropisies ascites ou tympanites qu'il a traité à Marseille (fruit ordinaire de la trop grande quantité de quinquina qu'on leur donne dans les hôpitaux), ne reconnoissoient d'autre cause, que la chaleur jointe à la sécheresse; il ajoute que ces maladies n'étoient adoucies que par les délayans, et qu'elles étoient au

---

(*a*) Celse, *lib. I*, *pref.*

contraire irritées par les remèdes chauds; il en appèle à tous ses collégues (a).

J'invite donc les jeunes médecins à puiser dans ces sources pures et fécondes en instructions, et non dans un triste journal; d'écouter les leçons que nous font ces maîtres de l'art, et alors ce ne sera plus un crime à un vieux médecin de se récrier sur l'abus du quinquina, quand cet abus devient meurtrier sous ses yeux. Je finirai cet article par citer une anecdote qui intéresse tous les journalistes et tous les folliculaires du tems passé, comme ceux du moment; la voici. L'auteur du journal de médecine de Paris (M. Roux) autre folliculaire gagé, autre écrivain furibond dans certaines circonstances, mauvais critique, tel que Baumes, avoit fait l'éloge de mon Traité des vapeurs, quand il parut pour la première fois en 1764. Vint un tems où, par l'effet de certaines circonstances impérieuses, on l'obligea de se rétracter, (ce qu'il fit avec injures et personnalités, comme il est d'usage parmi ces Messieurs). Ce fut celui où je fus appelé à Versailles par la Reine mère, et à Paris par Mde. la M. de Beson;

(a) Raymond, Dissert. sur le bain aqueux simple, page 88.

desorte que me voyant obligé de répondre à cette nouvelle critique, je présentai au public les deux pièces contradictoires de M. Roux, et alors je partageai M. Roux en deux, savoir : en Roux de 1764 et en Roux de 1769. Mon journaliste se voyant ainsi à découvert, vis-à-vis des amis puissans qui prirent part à cette querelle littéraire, par rapport à moi (car rarement on s'intéresse pour un folliculaire), mourut de chagrin avant la fin de l'an.



RÉFLEXIONS medicales sur la maladie et la mort du Général en chef de l'armée de St. Domingue, insérée dans le journal des arts, des sciences et de littérature, du 30 pluviôse an XI.

Par PIERRE POMME Médecin.

J'AI annoncé dans la première édition de cet opuscule, un certain martyrologe du quinquina, à l'exemple de Guipatin qui nous a laissé celui de l'antimoine; c'est ce que je viens de faire en bref. J'annonce aujourd'hui un nouveau martyrologe, beaucoup plus intéressant; c'est celui des antispasmodiques, remèdes d'autant plus dangereux, qu'ils sont plus fréquemment employés que le quinquina. Les réflexions ci-après en sont un échantillon, si ce n'est pas une pierre d'attente pour la construction d'un catafalque que je me propose d'élever en mémoire des martyrs de M. Baumes et compagnie.

JOURNAL du Médecin en chef de l'armée de St. Domingue, du 23 nivôse an XI, inséré dans le journal des débats, pag. 277.

„ Le 3 vendémiaire, le Général Lecler me

fait appeler à six heures du matin. Il étoit habillé, il comptoit de monter en voiture; il se sentit si foible, qu'il ne put se mouvoir. Je lui ai trouvé le pouls petit, spasmodique, quoique sans fièvre; il s'est plaint de n'avoir pas dormi la nuit dernière, et d'avoir grand mal à la tête, à la gorge et aux reins. J'ai reconnu à ces accidens une fièvre lente nerveuse, que j'avois présagée depuis quelque tems. Je l'ai mis à l'usage de l'eau sucrée avec un peu d'eau de fleur d'orange; à quatre heures du soir, il a eu de la fièvre, le pouls étoit petit et serré; à sept heures il a eu du délire, l'accablement étoit extrême. Je lui ai fait la potion suivante à prendre par cueillerée : camphre 12 grains, nitre 12 grains, æther sulphurique 30 gouttes, esprit de nitre dulcifié 30 gouttes, eau de canelle orgée, eau commune de chaque deux onces.

La nuit la fièvre a continué. Le 1.er brumaire, même prostration des forces; un peu de fièvre, des sueurs copieuses, la tête toujours embarrassée, la gorge annonçant de l'inflammation, la douleur aux reins un peu moindre. Je lui ai donné du petit lait qu'il n'a pu supporter, l'eau de poulet avec les amandes douces nitrée, dont il n'a pas voulu encore. Il a continué de boire de l'eau sucrée

à la fleur d'orange. La tête très-douloureuse, très-embarrassée, la gorge beaucoup plus malade; les yeux enflammés, larmoyans et beaucoup de propension à l'évanouissement; la fièvre continue et violente. J'ai appliqué un emplâtre vésicatoire à la nuque. Le 2, le vésicatoire avoit produit un bon effet; la tête est entièrement débarrassée, la fièvre a diminué, la gorge n'est pas mieux, la foiblesse est extrême; il a eu un évanouissement très-long. Je lui ai fait prendre toutes les heures un verre de l'apozème suivant: quina rouge et serpentaire de Virginie, de chaque une dragme pour une bouteille de décoction. Il a avalé quelques cueillerées de vin d'Espagne. Le 3, même traitement; le 4, il a pu se lever, il a pris quatre verres de son apozème. Le 5, il vouloit monter en voiture, il avoit beaucoup d'appétit; le 6, même désir; le 7, l'appétit a diminué, il a moins mangé; il s'est mis à la fenêtre, il s'est évanoui. Le 8, il se sentoit quelques dispositions à la fièvre, l'œil étoit enflammé; on a présenté de l'eau de poulet et du petit lait, il les a refusés; il n'a voulu boire que de l'eau sucrée à la fleur d'orange. La fièvre est devenue violente, la peau sèche et brûlante; un délire tranquille, son front ridé

qui annonçoit le désordre et l'irritation du système cérébral. Le 9, même état ; il a pris une potion dans lequel entroit le sel de duobus et l'esprit de nitre dulcifié ; il n'a pu supporter le camphre. Le 10, seconde application des vésicatoires aux jambes ; on a donné le quinquina avec la serpentaire de Virginie ; le vomissement a été fréquent. Il est devenu noir, les urines n'ont point paru, il lui est sorti un peu de sang par les yeux ; on a donné un lavement de quinquina avec le camphre. J'ai appelé les Citoyens Thuriot, Albert et Moreau, officiers de santé ; ils ont été d'avis d'ajouter aux moyens employés, le diacode, l'extrait de quinquina, l'eau de fleur d'orange et le demi bain ; on á donné de l'élixir de minschit, de l'eau de fleur d'orange, et il est mort „.

Peut-on lire, sans être affligé, le récit ci-dessus de la maladie cruelle qui enleva le général Lecler à la fleur de son âge, en voyant une médecine routinière, pour ne rien dire de plus, qui ne voulant pas sacrifier ses anciens préjugés, laisse périr un homme si cher à la patrie et à la famille illustre à laquelle il appartient. Les réflexions ci-après vont nous fournir la preuve de cette triste vérité.

Ce fut donc le 30 vendémiaire dernier que le général Lecler tombe malade; son tempérament étoit décidément nerveux, son médecin nous l'assure dans son journal, en nous disant *qu'il avoit le pouls petit, spasmodique et sans fièvre*; et bientôt après il ajoute : j'ai reconnu en lui *une fièvre lente nerveuse* que j'avois présagée depuis long-tems, ce qui caractérise parfaitement un état spasmodique ou convulsif, sans pouvoir le méconnoître; et par une conséquence qui découle de ce principe, je dirai que cette maladie n'étoit ni putride, ni maligne, et qu'elle étoit sans matière fébrille, vrai caractère de la fièvre spasmodique; son médecin en étoit si persuadé, qu'il a donné plusieurs fois à manger au malade. Il s'agissoit donc d'opposer à cet état nerveux, des relâchans, des humectans, des délayans et des adoucissans sous toutes les formes, et le mal auroit été étouffé dans sa naissance.

Mais on eut recours aux antispasmodiques et au quinquina, dont on ne peut plus se passer aujourd'hui, puisque telle est la mode; ce fut l'eau sucrée aromatisée avec l'eau de fleur d'orange qui fit la boisson ordinaire du malade (tisane qui, heureusement pour nous, n'est pas connue sur notre continent), à quoi

l'on ajouta bien vite une potion antispasmodique, composée d'eau de canelle orgée, d'æther sulphurique, du camphre et de l'esprit de nitre dulcifié, qui procura une inflammation à la gorge et la fièvre.

Ce nouveau symptôme reveilla l'attention du médecin, il eut recours pour le calmer au petit lait et à l'eau de poulet; remèdes indiqués, sans doute, qui ne réussirent pas mieux, c'est-à-dire que le malade n'en voulut pas, et qu'il préféra la tisane à la fleur d'orange. La maladie fit alors des progrès effrayans; on appliqua des vésicatoires à la nuque, et cette nouvelle irritation sur des nerfs déjà irritables procura un évanouisse-convulsif; on donna à manger au malade, ce qui fait entendre qu'il n'avoit point de fièvre; on lui donna du vin d'Espagne et du quinquina, du sel de duobus et de l'esprit de nitre dulcifié. Il se promena dans sa chambre; il se mit à la fenêtre, où il s'évanouit de nouveau : tout cela se passa dans l'espace de huit jours. Le 8 brumaire, le malade avoit toujours le pouls serré, petit et fréquent, les yeux enflammés, la peau sèche et brûlante; on voulut revenir à l'eau de poulet et au petit lait; il n'en étoit plus tems, le malade en délire s'y refusa tou-

jours. Les urines devinrent rares, elles se supprimèrent entièrement le 9 : plusieurs médecins ou chirurgiens assemblés proposèrent le sirop de pavot, l'extrait de quinquina et le demi bain ; mais le malade mourut le 10.

Qu'il me soit permis d'ajouter à la publicité que l'on a donnée à ce détail, quelques réflexions pratiques qui ne seront pas déplacées. Je dirai donc avec le médecin ordinaire, que la maladie du général Lecler étoit nerveuse, et d'après cet aveu, il est évident que le malade auroit guéri par des remèdes contraires à ceux que l'on a employé, c'est-à-dire par l'eau de poulet, qui auroit remplacé avec avantage l'eau sucrée à la fleur d'orange, par le petit lait et les bains. C'est ainsi que la médecine moderne, qui est celle d'Hippocrate, se conduit en pareil cas; celle encore qui reconnoît ici la tension des nerfs et non le relâchement pour cause immédiate des affections nerveuses; celle enfin qui rejète tout tonique, et conséquemment tout antispasmodique. Il y a quarante ans et plus, que j'ai publié cette nouvelle doctrine, d'après les expériences authentiques et multipliées que jai consignées dans mon Traité des vapeurs, pour l'utilité des humains, qu'une médecine contraire mutile

tous les jours ; ouvrage qui a été traduit en trois langues étrangères (a), indépendamment de six éditions qu'il a déjà fournies, dont la dernière ne date que de l'an VII, et j'ai le chagrin de voir qu'à Paris, à Montpellier et ailleurs les antispasmodiques sont employés avec la même fureur, dans ces sortes de cas devenus aujourd'hui trop fréquens, pour ne pas s'alarmer à la vue des maux qui en résultent ; et c'est de leur emploi que les maladies nerveuses sont devenues incurables et mortelles; oui mortelles; et Dieu veuille que des hommes précieux à la France ne soient pas tôt ou tard des nouvelles victimes de ce fatal préjugé ; c'est ce qui m'a engagé à publier ces douloureuses réflexions, sans prétendre critiquer sans fruit un médecin que je n'ai pas l'honneur de connoître; mais bien d'éclairer sa pratique et celle de ses confrères, au profit de l'armée de St. Domingue, et au profit de cette colonie précieuse; étant bien convaincu, que la chaleur et la sécheresse du climat avoit beaucoup contribué à l'épidémie qui y a régné long-tems, et que l'on a traité avec les antispasmodiques et avec tant d'autres échauffans, ce qui l'avoit

(a) En Anglais, en Espagnol et en Italien.

rendue meurtrière ; tandis que si on l'avoit traitée d'après mes principes, on auroit obtenu les plus heureux succès.

Je quitte M. Baumes, pour entreprendre la conversion d'un autre professeur de l'école de Montpellier (M. Chrétien), à qui je dirai quelques mots sur le spasme tonique, et sur celui qu'il appèle atonique, ce qui présente d'abord la plus extraordinaire des contradictions. Pour cet effet, je citerai une observation insérée dans le journal déjà cité, c'est celui du mois pluviôse an XI, page 30, sur les heureux effets de la glace, par M. Chrétien l'un des professeurs de cette école célèbre; dans laquelle observation il cite différens auteurs qui ont publié les vertus de la glace, sans oublier le capucin de Malthe; mais sans faire mention de moi, quoique je me sois montré le plus zélé partisan de ce puissant tonique, après en avoir éprouvé sur moi-même les plus heureux effets, qui ne sont autres que de condenser l'air intérieur trop raréfié, dans le cas où je l'ai employé (a).

Ce n'est pas tout, c'est encore la même réticence qui se montre à découvert dans tou-

---

(a) Voy. mon Traité des Vapeurs, 6.e édit. tom. I, page 121.

tes les circonstances où il faudroit parler de moi, ou pour me blâmer ou pour me louer. On fait plus encore, on impose silence aux candidats qui aimeroient à parler de mon système; exemple en soit montré à ce neveu, porteur de mon nom, dont on renvoya la thèse baccalaureale, parce qu'elle m'étoit dédiée, et qu'elle proclamoit mon opinion sur les maux des nerfs, dont j'ai parlé ailleurs. Et pourquoi cette défense? le dirai-je? Oui; puisque je dis tout dans ce dernier effort. C'est qu'il faut à ces Messieurs, non une méthode simple et curative; mais au contraire une méthode bien composée, bien embrouillée, fondée enfin sur le spasme tonique et sur le spasme atonique dont parle M. Chrétien dans son observation, pour employer à leur gré des remèdes contradictoires, qui agissant par fois comme par enchantement, en déplaçant un spasme pour le porter ailleurs, et le rendre incurable, remplissent leur objet; ce que j'ai discuté autrefois avec mon ami Tissot, dans l'analyse que j'ai faite de son Traité des nerfs, quand Tissot tout aussi intéressé que les médecins de Montpellier à soutenir une opinion aussi erronée, et se voyant vivement pressé par son ami, devenu son antagoniste, préféra

de placer subitement le lait et les bains dans la classe des antispasmodiques, ce qui assura sa défaite *(a)*.

Mais je demande aujourd'hui à ces faiseurs d'hypothèse, comment est-ce qu'ils l'entendent, eu égard aux antispasmodiques qu'ils emploient indifféremment contre le spasme tonique et contre l'atonique ? comment, dis-je, l'entendent-ils? car qui dit spasme, dit la tension de la fibre nerveuse ; ils n'en disconviennent pas tout-à-fait. Qui dit antispasmodique, dit un tonique puissant qui opère un effet contraire à l'indication que l'on a établie ; c'est pourtant ce qu'ils pratiquent journellement, et sur quoi je me récrie depuis si long-tems sans fruit, par les raisons que j'ai données plus haut.

Mais quand on voudra nous faire entendre que le spasme provient aussi du relâchement de cette même fibre, et que l'on nous dira qu'après une longue tension cette fibre doit se relâcher, ainsi que l'enseigne M. Chrétien dans son observation, par les paroles suivantes : „ que les glaces, nous dit-il, ayent „ agi en corrigeant l'âcreté de la bile qui „ agaçoit l'estomac, que ce soit en rompant

(*a*) Tissot, Traité de l'épilepsie, pag. 257.

„ le

„ le spasme (a) tonique par une irritation „ d'un genre particulier, ou en faisant cesser „ le spasme atonique, qui doit nécessaire- „ ment succéder au premier, quand celui-ci „ s'est soutenu un certain tems; c'est ce que „ je ne chercherai pas à déterminer.

Telle est la théorie de M. Chrétien et celle de ses collégues; et c'est avec des sophismes de cette espèce que l'on abreuve les jeunes gens. Vous permettrez, Mr. Chrétien, que je rie de votre prétention, puisque j'ai déjà découvert le mystère : aussi, notre professeur qui ne veut pas nous l'expliquer, parce qu'il ne le peut pas, avoue-t-il qu'il ne cherchera pas à le *déterminer*. Pour moi, M. Chrétien, je serai assez généreux pour vous expliquer le comment de cette double action. Ce sera en vous disant, que le spasme atonique est imaginaire : si vous demandez ensuite comment l'antispasmodique agit sur cette fibre tendue, quand il fait cesser le spasme, je répondrai que ce tonique agit sur cette fibre en la crispant de nouveau; je pourrois dire, sans hyperbole, en la paralysant par l'effet d'une plus grande irritation; que celle-ci

(*a*) Rompre le spasme, c'est nous dire que la corde casse; ce qui est une absurdité.

une fois crispée jusqu'à un certain point entraîne avec elle le déplacement du spasme, ce qui s'opère par une métastase des esprits animaux de la partie irritée dans une autre, et cette métastase se fait au profit de la partie *spasmodisée*; et voilà tout le merveilleux de ce soulagement momentané, que l'on procure au malade qui souffre alors autant de l'esprit que du corps, par la raison que l'augmentation du spasme entraîne avec elle l'irrégularité reconnue du cours des esprits animaux, que Sydenham appèle *spirituum ataxia*, et alors le cerveau est affecté. Voilà M. le professeur ce que je suis bien aise de vous apprendre.

Convenez à présent avec moi que cette nouvelle irritation sur une fibre déjà tendue et irritée par cet antispasmodique, doit amener nécessairement à sa suite des spasmes plus considérables, qui, à la longue, deviendront indomptables; c'est ce que démontre l'incurabilité des femmes nerveuses qui se livrent à ces sortes de remèdes. Remèdes enchanteurs et mortels qui remplissent parfaitement l'objet des guérisseurs et jamais celui du malade. Soyez de bonne foi, M. Chrétien, avez-vous jamais guéri une vaporeuse avec des antispasmodiques? citez-la; c'est ce que

vous ne pourriez faire sans mentir : vous la soulagerez, il est vrai; mais vous ne la guérirez jamais. Il en est de même de l'opium qui soulage, en agissant sur les esprits animaux, et en rappelant ainsi le sommeil; mais qui endort, enfin, pour toujours celui qui se livre à ce doux poison.

Je vous passe, M. Chrétien, de n'avoir pas voulu faire mention de moi dans votre observation sur les heureux effets de la glace. Mon amour propre n'en est pas humilié; mais je ne vous passerai jamais une théorie aussi fausse et aussi dangereuse que celle que vous nous donnez, en admettant des spasmes toniques et des spasmes atoniques, ce qui entend tension et relâchement tout à la fois; et personne ne sera de votre avis, parce que personne ne vous comprendra, si ce n'est vos écoliers, qui jurent ordinairement *in verba magistri*, et qui ergotisent, comme leurs maîtres, tantôt sur le froid, tantôt sur le chaud, sans trop savoir pourquoi.

P. S. Le lecteur se sera apperçu, sans doute, que j'ai observé les plus grands ménagemens pour mon collégue Laudun, médecin à Arles, puisque j'ai eu l'attention de ne pas le nommer dans ce nouvel écrit. J'a-

joute que si dans la chaleur de la dispute polémique, qu'il a provoquée lui-même, il m'est échappé quelques expressions qui ayent pu l'offenser, en donnant lieu à de fausses interprétations, je les rétracte publiquement; sans jamais me départir de mon opinion, contraire à la sienne, sur l'abus du quinquina.

ERRATA.

Page 16, ligne 21, morcean; *lisez* morceau.
Pag. 34, l. 7, deux heures; *lisez* douze heures.
Pag. 37, l. 7, essai; *lisez* effet.
Pag. 48, l. 13, vain; *lisez* vin.
Pag. 52, l. 7, par laquelle; *lisez* pour laquelle.
Pag. 57, l. 1, je le renvois; *lisez* je les renvois.
Pag. 67, l. 19, n'étonna pas; *lisez* n'étonna pas peu.
Pag. 71, l. 11, étoient naturelles; *lisez* fussent naturelles.
Pag. 74, l. 21, sa maladie; *lisez* sa malade.
Pag. 77, l. 21, *deffectiones*; lisez *nigræ dejectiones Schenkii.*
Pag. 81, l. 1, la glace; *lisez* ou de la glace.